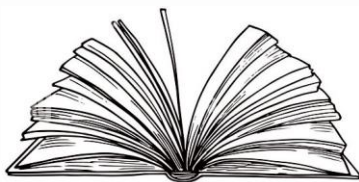


Le métier d'écrivain :

*Une enquête menée par les étudiants de
2e année de Lettres de l'USMB auprès des
lauréats du Festival du Premier roman
(édition 2019)*



Sommaire

Avant-propos

Interview de Gabrielle TULOUP
par Maëva Grison et Morgane Verpy

Interview d'Estelle-Sarah BULLE
par Lou Gontard et Océane Vellet

Interview de Jadd HILAL
par Gautier Bois et Louis Héron

Interview de Martin DUMONT
par Aurélie Delapierre et Sidonie Gaydon

Interview d'Adélaïde BON
par Loriane Baret et Jeanne Metais

Interview de Pauline DELABROY-ALLARD
par Jade Digard

Avant-propos

Ce livret est le fruit d'une enquête menée par des étudiants de Lettres auprès des lauréats du Festival du premier roman de l'édition 2019. Il s'agissait, à travers une série d'interviews, d'éclairer les différents aspects (économiques, techniques, sociaux et bien sûr littéraires) du métier d'écrivain.

Ces interviews et leur travail de retranscription ont été réalisés par des étudiants de L2 dans le cadre du cours *Action culturelle*, assuré par Marc Vuillermoz.

Gabrielle Tuloup

*Interview de Maëva GRISON
et Morgane VERPY*

À propos de l'auteur



Quel est votre nom complet ?

Mon vrai nom est Gabrielle Tuloup. Au tout début, quand j'ai commencé le slam, j'avais un pseudonyme, que j'ai rapidement abandonné. Toutes les activités que je menais en parallèle tournaient autour des mots. Ils étaient la cohérence de mon identité. J'ai donc tout naturellement, sans même y réfléchir, repris mon vrai nom, complet, aussi bien comme championne de France de Slam, que comme romancière, ou que correspondante pour le journal le 1.



Quel est votre âge et à quel âge avez-vous publié vos romans ?

J'ai 38 ans, j'avais 33 ans pour mon premier roman, *La Nuit introuvable*, et 35 ans pour le deuxième *Sauf que c'étaient des enfants*. Ce deuxième roman a été bien plus compliqué et plus long à écrire. Pourtant, je pense que je portais le sujet avant même le premier, mais je n'osais pas m'y

atteler. Il a fallu du temps, à la fois pour oser mais aussi pour m'éloigner des divers faits réels auxquels j'ai été confrontée en tant qu'enseignante. Il fallait que j'oublie un peu le réel pour que naisse la fiction.



Quel est votre métier et en avez-vous plusieurs ?

Je ne sais pas si ce sont tous des métiers, mais je suis enseignante, romancière et il est parfois dit que je suis journaliste, pour mon travail en collaboration avec Le 1 et les Francofolies de la Rochelle.

Aujourd'hui je ne fais plus de slam car je n'écris plus en vers depuis que j'ai découvert la prose. Pourtant, il est évident que le goût des mots est d'abord entré dans ma vie par la musique et les vers.

Mon père, lorsque j'étais toute petite, rentrait tard le soir. Il me réveillait pour pouvoir me chanter des chansons et me rendormir. Ainsi, la littérature m'est vraiment venu d'abord par l'oreille. Comme les mots ont toujours eu pour moi une musicalité, c'est assez naturellement que je me suis tournée vers le slam. Je dis « naturellement », mais ça ne l'était pas tant que ça, car j'étais extraordinairement timide. Je faisais partie de ces élèves terrorisés quand il fallait réciter sa poésie devant tout le monde. Mais j'écrivais, depuis toujours, et sous forme versifiée, à l'époque. Un très bon ami à la fac était un des organisateurs des premières soirées slam à Rennes. J'y suis allée pour écouter. Cela m'a donné envie de me lancer aussi, et la fois suivante, je me suis présentée devant le public en tremblant de manière lamentable derrière ma feuille... Cela s'est quand même bien passé, le public a été bienveillant. Avec le recul, je comprends maintenant que le slam a contribué à m'offrir une reconnaissance dont j'étais en quête. Je suis devenue accro, je multipliais les soirées, et c'était incroyablement motivant car il n'était pas question de proposer au public plusieurs fois le même texte. Il fallait donc se renouveler sans cesse. C'était une période extrêmement prolifique. J'ai des carnets et des carnets entiers remplis de poèmes prêts à être déclamés.



Avez-vous fait des études ? Quel est votre parcours ?

Devenir professeur n'était pas une vocation. Je pensais pendant des années devenir médecin. J'ai hésité jusqu'au bac entre un cursus scientifique et un cursus littéraire. Je suis finalement entrée en hypokhâgne. J'avais un professeur de français extraordinaire en seconde et en première. J'ai eu avec lui

une joie immense, à côtoyer les livres, à analyser les textes. Quand on étudie les Lettres, il n'y a pas trente-six mille débouchés. Quand j'ai annoncé mon choix d'orientation, mon père, scientifique (un polytechnicien incroyablement littéraire en réalité), m'a dit sous forme de blague : "D'accord, mais si tu choisis les Lettres, tu vas jusqu'à l'agrégation". Finalement, ce n'était peut-être pas tant une blague... Et c'est que j'ai fait ! Et puis un jour, je me suis retrouvée devant des classes. J'ai tout de suite adoré ça (et le fait d'avoir été sur scène avec le slam m'a beaucoup aidé au début.) mais ce n'était pas ma vocation.



Avez-vous un lieu de travail pour l'écriture ? Vous fixez-vous des horaires ?

Cela varie d'un livre à l'autre. Pour le premier, j'écrivais exclusivement entre 4h et demi du matin et 6h30, dans mon salon, dans le noir, avec pour seule lumière celle de mon écran d'ordinateur. J'écrivais avant d'aller travailler, très tôt avant que le monde ne se réveille. Il y a une sorte de pression parce qu'on sait que la ville va se lever, qu'on va être interrompue, alors on se corrige moins, on n'a pas le temps de reprendre chaque phrase.

L'écriture poétique trouvait plutôt sa place le soir, jusqu'à tard dans la nuit, elle était ultra-sensible, jaillissait debout dans le métro, après un film qui m'avait fait battre le cœur. Pour moi, l'écriture romanesque est davantage du côté de la discipline.

Je n'ai pas vraiment de lieu. Ou plutôt si, le lieu le plus sobre possible. Une table et une chaise. Je n'écris pas sur mon canapé par exemple. Sur le bureau, il n'y a rien que ma grosse tasse de thé.

Désormais, je n'ai plus d'horaires fixes. J'ai eu un enfant, et je me cale sur les siestes. C'est lui qui fixe les horaires. Pour l'instant, du moins.



Le métier d'écrivain: une activité professionnelle comme les autres ?

Outils de travail : papier et/ou ordinateur ? Pourquoi ? Organisation ...

J'ai généralement un fichier nommé « document de travail » tant que le livre n'a pas son nom définitif ou un titre provisoire. Lorsqu'un passage est décroché de la trame linéaire du texte, je l'écris dans un fichier à part et je fais des copier-coller au fur et à mesure. C'est la plus mauvaise organisation possible pour un écrivain, car cela signifie qu'elle résulte d'une écriture fragmentée et non-fluide. J'envie terriblement ceux qui ont un document et qui sont capables de partir de la page 1 et d'aller à la page 180 d'un souffle, sans accroc, ou presque pas. Moi, je cultive l'art des coutures, et j'ai toujours l'angoisse qu'elles se voient.

Le deuxième roman a été écrit en grande partie non pas sur ordinateur, mais sur papier. Comme c'était un récit difficile, je me censurais beaucoup et effaçais. Or, je me suis aperçue qu'il y avait sans doute des choses intéressantes dans ces éléments supprimés. J'ai donc décidé d'écrire sur papier. On peut toujours avoir accès à une phrase raturée. Il fallait précisément aller creuser là où je me censurais, là où je n'assumais pas. Je ne tapais le texte que dans un second temps. Arrivait alors la phase de la lecture à voix haute. Je relis systématiquement chaque paragraphe à voix haute, il faut qu'il sonne.



Comment gérer le temps entre l'écriture et le métier de l'enseignant ?

Ce n'est pas évident, même si, puisque tout est en rapport avec les mots, mes différentes activités se nourrissent les unes des autres. Pour autant, il m'est impossible d'écrire après une journée au collège. En revanche, il est certain que chaque fois que je suis en contact avec des artistes et des auteurs, lors de rencontres en librairie, d'entretiens pour les Francfolies, cela me nourrit profondément. Dès que j'ai un contact avec quelqu'un qui crée, je n'ai qu'une envie c'est de vite vite vite revenir à ma table et de m'y mettre. C'est totalement contagieux pour moi.



Par rapport au métier d'enseignante: l'organisation est-elle différente ?

Je suis clairement hyperactive et parfois à la limite du maniaque. Dans mon travail d'enseignant, comme dans celui de « journaliste », je tente de laisser le moins de choses possible au hasard. À l'inverse, dans ma vie personnelle, j'ai appris au fur et à mesure, à laisser une vraie place à la spontanéité et à la fantaisie. L'arrivée d'un enfant ne peut qu'aller dans ce sens, tout en maintenant un cadre sécurisant.

L'écriture est vraiment l'espace de lâcher de prise le plus évident dans ma vie. J'en ai longtemps expérimenté un autre : le tango. Voilà un autre espace de ma vie dans lequel j'accepte – et plus encore – je désire me laisser complètement guider.



Le « salaire » : possibilité de vivre de l'écriture seule (depuis quand) ou non (dans ce cas, quel autre métier et comment gérer le temps entre les deux) ?

Pour répondre à vos questions, clairement je ne vis pas de ma plume, j'en suis très loin. Évidemment, si cela devait arriver un jour, j'en serais très heureuse, mais très sincèrement, ce n'est pas un enjeu pour moi. C'est mon travail de professeur qui me nourrit.



L'écriture comme un métier ? Si oui depuis quand ?

Jamais je n'aurais pensé écrire un livre. J'étais familière des formes courtes, poèmes versifiés ou prose fragmentaire, sans jamais penser à la publication. Ma mère, très tôt, me disait « tu verras, tu écriras ». Je ne la prenais pas au sérieux.

J'ai eu énormément de chance. Je n'ai pas vécu l'angoisse terrible des primo-romanciers qui envoient leur texte et se rongent les ongles en attendant les retours des éditeurs. Ma chance a été de rencontrer Philippe Rey pour un autre projet (il éditait un recueil dans lequel figurait un des articles écrit pour le journal le 1). C'est lui qui a soufflé et fait naître le désir de la forme romanesque. Il savait que j'étais professeur dans le 93, championne de France de Slam, il m'a dit que j'avais sans doute des choses à raconter. "Réfléchissez, revenez me voir". J'ai écrit *La Nuit introuvable* avec son soutien aux différentes étapes du manuscrit.

Si on me demande pour les autres, évidemment qu'être écrivain est un métier ! Pour ma part, c'est tout récent que je me présente, entre autres, comme romancière quand on me questionne sur mon activité. Pour aller plus loin, cela me fait penser à Boileau « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage : Polissez-le sans cesse et le repolissez ; Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. ». C'est là que le terme de travail retrouve son sens étymologique, celui de la torture !

J'aime écrire, et d'ailleurs, je ne peux pas faire autrement, c'est ma colonne vertébrale. Je suis profondément heureuse et satisfaite quand un projet aboutit, pourtant l'écriture romanesque m'est, dans l'ensemble, très fastidieuse. Elle n'a rien à voir par exemple avec l'écriture poétique, qui, quand j'étais slameuse, était évidente, immédiate et jouissive.



Le travail collaboratif / édition

Qu'attendez-vous d'un éditeur (qu'il vende, qu'il vous défende...)? Est-ce que vos attentes en matière d'édition, avant la publication de vos livres, correspond au travail effectivement réalisé par l'éditeur ?

Pour moi, un éditeur doit être le lecteur qu'on ne peut être de son propre texte. Il doit dire, dans mon cas, si les coutures se voient et me pousser à aller plus loin dans le travail de la langue, oser davantage. Il doit venir à bout des peurs. J'ai une écriture pudique. En tant que lectrice, je déteste ce que j'appelle « les sous-titres ». J'aime les silences et les ellipses qui font confiance à ma sensibilité et à mon interprétation. J'ai donc tendance à faire parfois trop dans l'allusion, à ne pas assez développer. J'attends de mon éditeur qu'il me dise où creuser, où déployer. Je crois qu'il faut parfois se bagarrer avec son éditeur.



Le lectorat : une influence mutuelle ? Tenez-vous compte des avis que l'on peut avoir sur vos livres ?

Alors, non, je ne tiens pas compte du lectorat au moment de l'écriture. Quand on est au tout début de carrière, on a la chance de rencontrer ses lecteurs lors des dédicaces, des tables rondes, dans des festivals comme Chambéry. Le premier roman est donc déjà écrit. Cela change sûrement un peu la donne pour la suite, on ne veut pas décevoir.

Pourtant, je dois avouer une chose : moi qui suis de manière générale assez attentive à ce que l'on peut penser de moi, je vais rarement être

profondément touchée par une critique négative sur un de mes livres. Une fois que le livre est sorti, il y a une distance qui s'installe.

En revanche, on écrit quand même, évidemment, pour partager. Je n'écris pas pour moi, je n'ai jamais tenu de journal intime par exemple. De la même façon, j'écrivais des textes de slam pour les déclamer. Le public est un horizon. Il est un destinataire, ce n'est pas lui qui influence le style ou l'idée.



Écriture, style

Un genre de livres lu en particulier ?

Quand j'admire un auteur, mort ou vivant, j'essaie de tout lire. J'avais au départ une lecture plutôt classique de par mes études de Lettres etc. Maintenant, j'essaie de lire mes contemporains, notamment parce que j'ai parfois la chance de les rencontrer. Il est des personnalités qui donnent envie de découvrir ce qu'il y a derrière. Je suis, par exemple, une incondionnelle de Laurent Gaudé. J'admire le fait qu'il écrive des choses très différentes (poésie, théâtre, roman...). Son texte *Salina* est vraiment une merveille, un modèle ; j'aimerais arriver à ça un jour.



Est-ce que vous vous définissez vous-même par rapport à un genre (hormis le slam et l'écriture poétique) ?

L'étiquette très englobante de « roman ». On m'a parfois dit que le début de *Sauf que c'étaient des enfants* faisait penser à un polar. C'est pourtant très éloigné de ce que je sais faire, davantage du côté de l'écriture dite intime.



Quel est le style de vos romans pour vous ?

Je ne sais absolument pas définir ça, en revanche, je peux vous dire ce qu'est le style pour moi. Parfois, il suffit de lire un paragraphe pour reconnaître un auteur. C'est cela le style, pour moi. C'est la patte. J'aimerais qu'un jour, on puisse dire de mon style qu'il est poétique. Non pas de la poésie, mais du poétique. C'est plus humble.



Est-ce que ça s'orienterait vers le lyrisme ?

C'est très intéressant de dire ça, mais je préfère prendre le mot « poétique » que « lyrique », parce que dans lyrique il y a aussi tout un aspect lié au 19^{ème} siècle de l'épanchement des sentiments. Or, cela ne me convient pas au regard de l'aspect plus pudique que je cherche à avoir dans mes textes. « Poétique » pour moi mêle rythme, sonorités et sens. On y trouve une forme d'ellipse qu'il n'y a pas dans le lyrisme. Il y a toujours quelque chose d'elliptique dans la poésie. C'est le rapprochement de deux mots qui crée l'émotion. Celle-ci n'est pas forcément nommée, elle est dans l'interstice. Alors que dans le lyrisme tout est posé sur le papier.



Quel est le point de vue que vous adoptez pour la narration ?

Il varie selon les livres, puisque le premier était un narrateur masculin, à la première personne du singulier. Dans le deuxième, au contraire, j'ai fait varier des narrateurs et narratrices troisième personne interne.



Comment définiriez-vous la temporalité de vos récits ?

Je crois que c'est un mécanisme peu conscient. La temporalité du récit est dictée par là où l'on veut emmener le lecteur. Le début de *Sauf que c'étaient des enfants* revêt l'apparence d'une enquête policière, la temporalité est donc forcément chronologique, avec de nombreuses analepses.



L'intrigue : Qu'est-ce qui prime dans la naissance de l'œuvre ?

J'ai envie de dire un personnage. Mais ça varie énormément, le premier roman est clairement né de mes deux personnages. Dans le deuxième, c'est plus complexe. Je dirais qu'il est né plutôt d'une idée, presque d'une valeur : le roman me semble être un des lieux où on a le droit, où on doit se poser des questions et poser des questions au monde. La question fondamentale de *Sauf que c'étaient des enfants*, est : y-a-t-il des degrés de souffrances différents, y a-t-il une légitimité à souffrir plus ou moins, en fonction de la gravité des offenses subies. Je n'ai pas la réponse. Je voulais qu'on se pose ces questions. Je sais que c'est à double tranchant, et j'ai pu le lire dans des critiques. Certains disent rester sur leur faim, d'autres au contraire saluent le fait que c'est un roman qui invite à se questionner. Je ne voulais surtout pas asséner une vérité que je ne détiens pas. Cela a d'ailleurs été un vrai travail de style pour la première partie, car je voulais m'abstenir de juger mes personnages, je ne voulais pas qu'on sache ce que moi j'en pensais. J'ai donc façonné mes phrases dans un style beaucoup moins poétique, plus blanc. Cela m'a coûté, pour proposer une vision neutre de mes personnages et laisser la place au lecteur de se poser ses propres questions.



La structure des œuvres : Comment les parties sont-elles composées ?

Pour *La Nuit introuvable*, je suis partie du canevas des lettres de Marthe. J'ai ensuite imaginé les réactions de Nathan au fil de sa lecture.

Dans *Sauf que c'étaient des enfants*, on retrouve trois grandes parties : la première correspond à cette enquête, dans un jeu de narrateurs différents. L'enjeu est de comprendre, du côté des adultes, l'espèce de folie qu'a été l'agression de cette jeune femme. La deuxième partie, « Sauf que c'était moi », est écrite à la première personne dans un style plus poétique qui me ressemble davantage. On suit Emma, dans une sorte de journal intime de sa marche à Saint-Jacques-de-Compostelle. Enfin, la troisième partie est très brève. Elle est intitulée « Sauve » et arrive comme une sorte de conclusion, comme un épilogue, qui, je l'espère, éclaire les deux premières parties. Et donc ces trois parties-là étaient pour moi vraiment complémentaires. Dans une première version, Emma livrait son ressenti au fur et à mesure que l'enquête avançait et le résultat était terrible parce que j'arrivais à faire exactement l'inverse de ce que je voulais : le lecteur était confronté d'une part au récit terrible du viol de Fatima et d'autre part aux réactions d'Emma (dont on ne connaissait pas encore le vécu et qui semblait donc pigner sans cesse). Typiquement, c'est Philippe Rey, mon

éditeur, qui m'a ouvert les yeux sur cette terrible erreur. « Emma geint, on se demande ce qui se passe et ça a provoqué un contre-effet ». C'est là que j'ai décidé de réécrire d'un côté l'histoire de Fatima, de l'autre celle d'Emma, puis l'épilogue, pour éviter cet effet de comparaison. On n'a jamais à comparer les souffrances des gens.



Question sur la part d'autofiction

La Nuit introuvable est vraiment une fiction car mon personnage est un narrateur masculin d'une quarantaine d'années divorcé et cynique. À mille lieues de ce que je suis. C'était un plaisir d'endosser le rôle d'un narrateur masculin. En revanche, les lettres de Marthe rejoignent totalement ma sensibilité.

Dans le deuxième, cela paraît plus complexe. Ce texte est un roman, or comme Emma, je suis professeur de français, comme Emma j'ai fait le chemin de St Jacques et pourtant je ne suis absolument pas Emma !

Je crois qu'on invente des histoires et qu'on ne peut pas faire autrement que les passer au filtre de sa propre personnalité. Il se passe quelque chose de l'ordre d'une réaction chimique, comme lors du processus photographique. On vient faire passer des images, des événements au tamis de sa sensibilité et de son style... Il me faut bien reconnaître que les pages les plus fortes sont celles qui sont les plus viscéralement, profondément sorties de moi. D'autres, à l'inverse demandent davantage de travail. Ce dont je suis fière aussi.

Je crois qu'un de mes chapitres préférés dans *Sauf que c'étaient des enfants* passe complètement inaperçu. C'est celui qui m'a demandé le plus de travail. Il met en scène le personnage de Layali, la maman d'un des élèves inculpés et incarcéré dans une prison pour mineurs. Vous n' imaginez pas le temps de travail pour se procurer les règlements des prisons pour mineurs pour ne pas dire de bêtises. Comment se mettre dans la peau d'un personnage dont le fils est un violeur ? C'est l'un des chapitres dont je suis la plus fière. Ma capacité à écrire tient très clairement de mon empathie très, peut être trop, développée.



Est-ce que les deux romans sont totalement une fiction, ou est-ce qu'il y a d'autres aspects autobiographiques ?

Je n'ai pas envie de répondre à la question. Évidemment il y a toujours des choses personnelles, mais je trouve que ça fait partie du plaisir de la lecture d'une fiction de ne pas délimiter le vrai du faux.

J'ai plus de mal aujourd'hui avec *Sauf que c'étaient des enfants*. J'ai plus de tendresse pour mon premier roman. Je ne désavoue pas le deuxième, notamment parce qu'il m'a beaucoup appris d'un point de vue de techniques d'écriture (sa structure est plus complexe). Cependant, c'est un texte lourd à porter, et je suis contente de l'avoir laissé derrière moi. Il est dédié à ma mère qui venait de décéder et toute la promo a été faite dans un climat assez difficile, celui du deuil. Tout cela se mélange, j'imagine, et cette période de vie imprègne la perception que j'ai de ce livre.



Quels ont été les sentiments provoqués lors de publication, la nomination au festival du premier roman, et au retour des lecteurs ?

Avant la sortie de *La nuit introuvable*, on m'avait dit "tu verras, quand tu tiens ton livre entre tes mains pour la première fois, c'est incroyable". Pour moi, le moment incroyable n'a pas été celui-là. J'étais évidemment heureuse de voir mon livre, mais le moment qui a été le plus important pour moi, c'est quand j'ai pu faire une dédicace à ma mère et le lui envoyer par la poste. C'est l'instant où j'ai eu le stylo dans la main et que j'ai pu écrire sur la page de titre et le lui adresser. Dans les moments où je n'arrivais plus à écrire, je pensais au jour où j'aurais le plaisir de faire des dédicaces, d'offrir ce livre. Donc vraiment, la plus grande émotion c'est ma première dédicace. C'est toujours un exercice auquel je me prête avec plaisir, même si, quand on ne connaît pas les gens, il peut y avoir un côté systématique, mais justement l'idée c'est de parler un peu avec eux et de trouver en quelques secondes l'angle qui pourrait leur plaire.

Quand j'ai appris ma nomination à Chambéry, j'étais hyper contente. Quand on sait qu'on est convié et primé pour le festival, c'est assez tard par rapport à la sortie du livre. Je dois énormément au festival de Chambéry. C'est une expérience qui a été extraordinaire pour moi. On y rencontre une promo d'auteurs avec lesquels on se lie. Et puis il y a eu des échanges extraordinaires. Cela m'a ouvert plein de portes : c'est grâce à Chambéry qu'après je suis allée en Roumanie, invitée par l'Alliance Française où j'ai rencontré l'écrivain Mathias Enard, qui en ce moment est en résidence d'écriture à la maison, chez moi dans mon appartement à Saint-Malo ! C'est juste dingue. Le fait que le festival s'étale sur plusieurs jours est extra, cela se distingue par exemple des salons dans lesquels il est difficile de se faire une place en tant qu'auteur débutant. À Chambéry, on partage des tables rondes passionnantes, avec des lecteurs passionnés, qui posaient des questions, qui nous faisaient profondément réfléchir sur ce tout début de carrière d'écrivain où l'on n'a pas encore de recul sur notre propre pratique.



La sensation d'avoir une carrière après avoir édité ces deux livres ?

Ah non, je pense que vraiment le mot "carrière" ça sous-entend qu'on est sur des rails et que tout va bien aller. Pour moi, il y a des points d'interrogation partout ! D'abord, est-ce que je vais réussir à continuer ? Je ne souhaite qu'une chose, c'est continuer d'écrire et de continuer à publier des romans, mais je suis jamais sûre d'arriver au suivant, et puis serai-je lue ? Parler de carrière, j'en rêve, mais alors non, rien n'est moins sûr !



Personnages et points de vue

Quand Emma se confie, Béatrice lui parle d'un devoir conjugal mal compris. Est-ce que cette dernière la rassure et va dans son sens, ou prend-elle le parti de ceux qui croient en l'existence du devoir conjugal (en ce cas-là, est-ce qu'elle en vient à banaliser les agressions conjugales) ?

Il faut vraiment voir Béatrice comme un personnage complexe parce qu'elle est éminemment sympathique. Elle a contribué à sauver Emma donc on sait que c'est un personnage qui est bon. À ce moment-là de l'histoire, à travers cette phrase terrible qu'elle prononce, elle représente précisément le cliché de choses impensées dans la société, liées à une certaine classe sociale et à un certain âge. Elle dit tout haut ce qu'un grand nombre de personnes d'une certaine génération pensent tout bas... Pour moi, c'est une phrase hyper choquante, et j'ai fait exprès de la mettre dans la bouche d'un personnage sympathique pour dire la réalité de notre monde. Bien sûr, il y a des personnages odieux, et des personnages idéaux, mais la réalité, c'est qu'en général on est plutôt entre les deux. Béatrice est un entre deux. Cette phrase-là, c'est une phrase qui est un bâton de dynamite dans le bouquin.



Pourquoi ne pas avoir adopté le point de vue de Fatima ? Est-ce parce qu'on prend automatiquement le parti de la victime dans les cas de viol ?

J'ai volontairement pris le parti de ne me placer que du côté des adultes. Si j'avais voulu traiter le côté de Fatima, il aurait fallu aussi faire parler les garçons etc. Et il y aurait eu un aspect beaucoup plus violent, il aurait été difficile de ne pas décrire le viol. Je ne voulais pas de ce côté voyeuriste. Je ne m'en sentais pas capable, et donc je ne me suis basée uniquement du côté des adultes, et de leur responsabilité. Je voulais qu'on s'interroge sur la façon dont on accompagne les mineurs, chacun à notre niveau.



Estelle-Sarah Bulle

*Interview de Lou Gontard
et Océane Vellet*

À propos de l'auteur



Je m'appelle Estelle-Sarah BULLE, je suis née à Créteil en 1974.

Quelles ont été vos études ?

J'ai tout d'abord obtenu un baccalauréat L et Mathématiques. Puis je suis partie en prépa Littéraire à Paris, pour ensuite entrer à Science Po Paris. Enfin, j'ai terminé mon cursus à l'EM Lyon.



Quel est votre métier ?

Je suis écrivaine.



Quels sont vos romans publiés ?

J'ai publié quatre romans, dont deux romans jeunesse.

Le métier d'écrivain, une activité professionnelle comme toutes les autres ?

Temps de travail et emploi du temps : nombres d'heures de travail ? horaires fixes ou non ?...

Mon rythme d'écriture est assez variable, il change selon mon emploi du temps personnel et en fonction de mes impératifs familiaux. Mon rythme régulier se trouve entre 9H et 16H, il se cale sur les horaires scolaires. Il peut être plus ou moins continu selon les jours, les interventions, les ateliers prévus, etc.



Outils de travail, organisation

Mon outil de travail est principalement l'ordinateur pour des raisons de rapidité, de facilité de manipulation, pour l'enregistrement, la correction. Il y a cependant un vrai va-et-vient avec le papier qui est aussi régulièrement utilisé pour griffonner, organiser mes idées, prendre des notes manuellement. De plus, les étapes de correction de mon manuscrit en cours se font sur un exemplaire papier que j'imprime et que je viens annoter à l'aide d'un stylo.



Le « salaire » : possibilité de vivre de l'écriture seule (depuis quand) ou non (dans ce cas, quel autre métier et comment gérer le temps entre les deux) ?

Ma source de revenu est l'écriture, au sens large. C'est-à-dire que cela ne vient pas seulement de l'écriture des romans puisqu'une fois le livre publié en librairie, il faut compter environ 18 mois pour que, potentiellement, l'écrivain commence à toucher les droits d'auteur. Le métier d'écrivain permet d'exercer d'autres activités liées à ce statut comme la participation à des festivals (rémunérée environ 380 euros net/jour) ; ainsi que des interventions dans des collèges/lycées. Les festivals sont importants car ils sont la première vitrine d'un auteur, ils permettent de rencontrer d'autres auteurs et aussi d'être mis en valeur. Ce type d'intervention donne lieu à ce qu'on appelle des notes d'auteur. Je publie également des chroniques dans le journal *La Croix*. Cette publication hebdomadaire est aussi une source de revenus (environ 850 euros par mois).

Cependant, il s'agit d'une activité à durée limitée car le journal renouvelle régulièrement ses chroniqueurs.

Enfin je participe à des résidences d'auteur (1500 euros/mois) où le temps se divise entre écriture, ateliers et interventions sur le territoire. Ainsi, ces activités permettent de vivre en attendant de toucher les droits d'auteur provenant des ouvrages.

On peut noter la présence d'inégalités hommes/femmes à ce niveau puisqu'une femme ayant des enfants ne peut pas se permettre de candidater à des résidences d'auteur dans une destination trop éloignée et sur une durée trop importante. « Ma prochaine résidence se tiendra en Seine Saint Denis, ce qui est pratique puisque c'est proche de chez moi, je pourrai donc rentrer tous les soirs pour m'occuper de mes enfants ».



Considérez-vous l'écriture comme un métier, si oui depuis quand ?

Oui, je considère que l'écriture est un métier puisqu'il demande une inscription aux URSSAF, donne la possibilité de faire des notes d'auteur et d'être enregistré à la Sécurité sociale, comme une entreprise par exemple.

Je ne me suis pas considérée comme écrivaine tout de suite, il m'a fallu du temps après mon premier roman pour commencer à me définir comme écrivaine, puisque personnellement, je considérais comme écrivains les personnes ayant plusieurs ouvrages publiés, ayant une certaine renommée, une certaine carrière.



Quel parcours de publication en lien avec l'édition ? Qu'est-ce que vous attendez de l'éditeur (qu'il vende, qu'il vous défende...) ? Comment définiriez-vous la figure de l'éditeur ?

J'ai envoyé mon manuscrit par la poste aux maisons d'édition que j'avais préalablement ciblées. Je souhaitais une maison d'édition qui soit à taille humaine pour que je puisse communiquer facilement avec mon éditeur et pour avoir un suivi personnalisé. Mon editrice actuelle est la même depuis mon premier roman, il s'agit de Liana Levi (sauf pour mes romans jeunesse, publiés chez Caraïbéditions et L'école des Loisirs).

J'ai décidé d'envoyer mon premier manuscrit en étant guidée par le désir d'avoir mon livre entre les mains, de le voir dans les vitrines des librairies. J'avais également besoin d'avoir un œil extérieur, de lecteur averti, qui puisse

m'aider à faire aboutir mon roman. J'ai donc ciblé les maisons d'édition dont l'activité intégrait le genre ou le thème de mon roman.

Ce qui est primordial pour moi, c'est un vrai suivi éditorial des textes, surtout lorsqu'il s'agit du premier texte. Je souhaitais privilégier une maison d'édition à taille humaine pour que mon éditeur ait le temps de se pencher sur mon travail et de comprendre ma façon de travailler. Je cherchais un regard de professionnel qui puisse m'aider à reformuler et améliorer mon ouvrage sans être trop intrusif.

Ce que j'aime avec mon éditrice c'est ce rapport familial qui me permet d'avoir un suivi de mes textes très personnalisé.



Le rapport au lectorat : influence mutuelle ? Contacts (dans des dédicaces, des présentations, des correspondances) ?

Le rapport avec les lecteurs se fait surtout lors des festivals où l'on fait des rencontres agréables, où l'on peut avoir des discussions intéressantes peu importe si les personnes connaissent véritablement votre travail. Des lecteurs m'envoient également des courriers par le biais de la maison d'édition, ce sont des personnes qui n'ont pas été laissées indifférentes face aux œuvres et qui sont donc très respectueuses. Il y a tout de même une certaine distance que je garde, afin de protéger mon temps, notamment.



Le but d'un livre est-il de se vendre ?

Le but d'un livre, c'est d'être lu.

Le but d'un livre est d'être lu par le plus grand nombre et ainsi, que l'écrivain puisse continuer à écrire. L'éditeur met en place commercialement, tout ce qu'il faut pour que le livre se vende grâce notamment à ces relations fortes avec les libraires et les journalistes. Les journalistes peuvent représenter un certain gage de qualité.



Écriture, style

Pourquoi avoir commencé à écrire ?

Pour un lectorat (même restreint) ou juste pour vous-même ?

Pour vous aider à mettre les idées au clair, vous évader... ?

J'ai commencé à écrire car j'ai toujours aimé faire ça depuis mon plus jeune âge en faisant des rédactions ou en racontant des histoires. C'est seulement à l'âge adulte que les écrits ont été destinés à la publication. J'ai commencé à poster des textes sur le forum proscenium (un forum consacré aux pièces de théâtre pour commencer). Les retours positifs de l'entourage ainsi qu'une petite maison d'édition a permis de m'encourager alors j'ai continué à écrire. J'ai ensuite remporté un prix avec une petite nouvelle. Les écrits ont toujours été bien reçus, alors j'ai osé le manuscrit.



La question du genre : Quels genres de livres lisez-vous ?

Vous définissez-vous par rapport à un genre ?

Je lis tout type de romans, de la littérature américaine comme William Faulkner ou Toni Morrison ; et beaucoup de grands classiques de la littérature française. J'éprouve un grand intérêt pour Marcel Proust et plus particulièrement pour *La Recherche Du Temps Perdu*. J'aime aussi lire d'autres écrivains comme Stephen King par exemple, mes lectures sont assez variées.

Si je devais définir le genre auquel j'appartiens je dirais plutôt le genre du roman réaliste, avec des histoires qui se situent dans notre monde, aussi dans le genre du roman sur les années 60.



Le style : Qu'est-ce que le style pour vous ? Comment le définiriez-vous par rapport à votre propre production romanesque ?

C'est généralement les autres qui définissent notre propre style. La plupart du temps, les lecteurs définissent mon style comme coloré et cinématographique.



La narration : quel point de vue (au sens narratologique) ? Temporalité du récit ? Pourquoi ?

Cela dépend du type de roman que j'écris. Pour les romans jeunesse, les points de vue des personnages sont privilégiés pour expliquer ce qu'il se passe dans leur tête et la temporalité est beaucoup plus linéaire. Pour les romans destinés aux adultes c'est différent, il y a des ellipses qui devront être complétées par le lecteur, beaucoup plus de flash-back ainsi que des sauts dans le temps, c'est une temporalité avec des aller-retours.



*L'intrigue : qu'est-ce qui prime dans la naissance de l'œuvre ?
Quel est le point de départ de l'écriture (l'intrigue, l'idée d'un message à transmettre, la création des personnages, du décor, le désir de faire une performance technique...) ?*

En général mon inspiration part d'un décor, d'une anecdote ou de faits réels. Pour les romans adultes, le point de départ a surtout été quelque chose qui a vraiment eu lieu. Pour le roman *Là où les chiens aboient par la queue*, c'est parti d'un fait réel raconté par ma famille. Pour le roman *Les étoiles les plus filantes*, le point de départ est un film qui a vraiment existé et qui m'avait intéressé (le film *Orfeu Negro* de Marcel Camus sorti en 1959). Pour mon futur roman, l'inspiration vient du volcan la Soufrière, en Guadeloupe, et de faits réels advenus en 1976, qui permettent un ancrage autour duquel je déploie la fiction.



La structure : Comment l'œuvre est-elle composée ? Comment découpe-t-on en parties, en chapitres ?

La structuration se fait dès le départ, j'essaie d'avoir un fil conducteur tout le long alors je pense aux chapitres dès le début.



La question du roman : les étoiles ?

Quels sentiments avez-vous éprouvés à la publication, à la nomination au Festival du premier roman, aux retours des lecteurs... ?

La publication de ce deuxième roman a donné lieu à des sentiments particuliers puisqu'il arrivait après le succès du premier, il représentait donc pour moi un défi. Un premier roman est toujours plus remarqué car les journalistes cherchent les découvertes, le deuxième roman allait donc beaucoup moins faire parler de lui. Un deuxième roman est toujours difficile car il faut se lancer malgré les questions que l'on peut avoir comme : est ce que les lecteurs vont s'y retrouver ? ne pas être déçu si ce n'est pas la suite du premier ? ... C'est appréciable de constater que mon deuxième roman a suscité des retours positifs et qu'il continue encore aujourd'hui à donner lieu à des interviews et des invitations dans les festivals.

On pourrait dire que la trajectoire du premier roman a été celle d'une fusée ; celle du deuxième est une courbe moins exponentielle mais qui semble être tout aussi durable que le premier. Mon deuxième roman a même suscité un intérêt pour une adaptation au cinéma, ce qui est très encourageant.



La narration : quel point de vue (au sens narratologique) ? Temporalité du récit ? Pourquoi ?

La temporalité du livre renvoie à une période importante. D'une part parce qu'il s'agit de la véritable temporalité du film dont l'histoire est inspirée. D'autre part, parce qu'il s'agit de la période de la Guerre Froide, donc de la grande rivalité aux répercussions mondiales, entre les Etats-Unis et la Russie, avec beaucoup de mouvements à Cuba. Il s'agit aussi d'une période importante pour le Brésil car c'est l'époque où le pays remporte la Coupe du Monde, celle de la création de Brasilia, cette capitale spectaculaire et futuriste sortie de nulle part. C'est aussi la naissance de la bossa nova en 1958, qui est un genre très populaire toujours en vogue. Le point de vue des personnages permet de retranscrire l'ambiance qui règne à Rio à cette époque.



*Qu'est-ce qui prime dans la naissance de l'œuvre ?
Quel est le point de départ de l'écriture (l'intrigue, l'idée d'un message à transmettre, l'idée du personnage, un décor, réaliser une performance technique...) ?*

J'ai été frappée par cette transposition audacieuse d'un mythe grec vieux de 2000 ans, au Brésil en période moderne.

Le roman a pris naissance dans mon désir d'imaginer ce qu'a été le tournage du film *Orfeu Negro*, qui transpose le mythe d'Orphée au XXème siècle. Le film est considéré comme la meilleure adaptation du mythe alors qu'il se place dans un cadre original, c'est-à-dire en plein Carnaval de Rio. Il met en scène une histoire d'amour touchante contrastée par la joie, les couleurs, la pauvreté et les favelas. Le réalisateur du film fait à l'époque un pari audacieux avec un casting entièrement noir, composé d'acteurs qui sont tous des amateurs, aucun n'est professionnel. C'est donc inédit et doublement original.

A cette époque florissante pour le cinéma, le film a marqué les esprits alors même que le réalisateur Marcel Camus (Aurèle Marquant dans le livre) n'est pas tellement connu, il ne fait pas partie des cinéastes très en vogue de la *Nouvelle Vague*, et son film ne contient que des acteurs inconnus, aucune des grandes vedettes de l'époque.



La structure : Comment l'œuvre est-elle composée ? Comment découpe-t-on en parties, en chapitres... ?

Mon roman est composé de 45 chapitres répartis en 4 grandes parties : « Un tournage à Rio » (juin 1958), « Vague technicolor », « Le grand jeu » et « Cannes » (mai 1959).



Le rapport à l'autobiographie/autofiction (même si le genre n'est pas nommé comme tel directement)

Peut-on parler d'identification à un personnage de l'histoire? Revendiquez-vous le fait que l'on puise dans ses expériences personnelles en écrivant ?

En tant qu'auteur je peux m'identifier au personnage de Gipsy car c'est une jeune femme métisse, mais elle se fait surtout avec Aurèle Marquant (Marcel Camus). Je m'identifie davantage à ce réalisateur qui débarque dans le

cinéma sans être trop connu, sans trop de relation mais qui réussit son pari de transposer un mythe européen au Brésil. Malgré tout, il conserve sa place un peu à part, un peu comme un intrus. J'aime son audace. De plus, il me semble que Marcel Camus fut quelqu'un de très humain.



La question de l'évolution

*D'autres romans depuis ? si oui, qu'est ce qui a changé (procédés narratifs, intrigue, inspiration, rapport au lectorat...) ?
Sensation d'avoir fait « carrière » ?*

J'avais un nouveau projet intéressant motivé par une envie de revenir en France pour parler de la trajectoire de ma grand-mère allemande qui vit à la frontière franco-belge. Mais il est vrai qu'aujourd'hui il faut se battre pour exister car il n'y a pas beaucoup de place dans le monde littéraire. Mon éditrice m'a donc suggéré de continuer à parler du monde caribéen. Pourquoi ne pas être l'autrice identifiée aux Antilles ? Il s'agit d'une remarque commerciale mais dans le bon sens. J'ai donc décidé de garder l'histoire de ma grand-mère pour plus tard.

Pour ce qui est de la carrière, vous ne pouvez pas savoir quel soulagement c'est de faire ce que l'on aime. On a envie d'écrire pour se mesurer à ses modèles mais on peut exister à l'ombre de ces géants. En raison de mes études poussées ainsi que par la présence de mes enfants, c'est à l'âge de 40 ans que je me suis lancée et je me suis sentie enfin à ma place. À la sortie de mon premier livre, *Là où les chiens aboient par la queue*, je n'osais pas me dire écrivaine, il a fallu attendre *Les étoiles les plus filantes*, mon deuxième roman, pour commencer à me considérer comme écrivaine. Désormais je me sens bien et même mes enfants ne me voient pas faire autre chose.



Êtes-vous déjà allée au Brésil ?

Je n'ai jamais mis les pieds au Brésil pour ne pas me faire influencer par ce que j'aurais pu y voir car le Rio de 2023 n'a plus rien à voir avec le Rio de 1958. De plus, l'écriture du livre *Les Étoiles les plus filantes*, était au moment du Covid, ce qui m'aurait empêché de partir à Rio lorsque j'ai eu la volonté d'y aller, une fois le manuscrit presque terminé. J'ai pu me plonger dans l'ancien Rio grâce à un recueil de poésie brésilienne. Avant la publication du roman, mon éditrice a fait appel à des relecteurs brésiliens pour vérifier s'il n'y avait pas d'erreur dans le manuscrit.

Jadd Hilal

*Interview de Gautier Bois
et Louis Héron*

À propos de l'auteur



Je m'appelle Jadd Hilal, je suis né le 4 Juillet 1987 à Saint-Julien-en-Genevois.

Quelles ont été vos études ?

J'ai d'abord fait une filière ES, et j'ai commencé une licence de psychologie à Dijon, puis j'ai fait une Licence Lettres Moderne/Littérature anglaise pour un master de littérature anglophone. J'ai fait, en Écosse, un début de thèse que je n'ai pas finie, puis un master de journalisme à Genève, un Master 2 de Lettres Modernes en France et une fin de thèse de philosophie et littérature.

J'ai un intérêt pour les langues à la base, mais je ne voulais pas être dans les Lettres; je les considère plus comme un intérêt que comme une passion. Je considère que mes études n'ont pas servi à mon métier d'écrivain. J'ai réalisé mes thèses d'études pour mon intérêt pour ces sujets et non pas pour des raisons professionnelles.



Quels sont les métiers que vous avez exercés et quel métier exercez-vous actuellement ?

Mon tout premier travail c'était caissier au carrefour, c'est mon entrée dans le monde professionnel. J'ai ensuite participé à l'organisation du festival "Road and Bridges" à Lyon, qui est un partenariat entre Lyon et New York, j'ai donc fait 6 mois dans la communication. J'ai travaillé en Écosse dans un restaurant de burger pendant un mois. De retour en France, j'ai été journaliste pour un magazine culturel "Go out", puis journaliste culturel pour Le Temps, un journal suisse. Maintenant je donne des cours au collège après avoir passé le CAPES et j'enseigne les Lettres. J'envisage de me reconverter en philosophie. J'ai enseigné à la fac en classe préparatoire et en 1ère et 2ème année de licence.



Quels sont vos romans publiés ?

Mes deux romans sont *Des ailes au loin*, paru en 2018 et *Une baignoire dans le désert* paru en 2020. Quelques-uns de mes écrits vont bientôt apparaître dans *Araborama*, un recueil de poésie arabe.



Le métier d'écrivain

Est-ce qu'écrire est un métier pour vous ?

Je ne considère pas l'écriture comme un métier mais comme une pratique. L'écriture se définit par une manière d'être. Je la décrirai plus comme une passion, mais pas dans le sens romantique du terme. En fait je ne trouve pas de raison de ne pas écrire, c'est compliqué d'arrêter. Ça n'a aucun but, je n'écris pas pour être publié ou pour être lu au moment T où j'écris, ou pour rentrer dans la postérité, mais je le fais quand même. Si vous voulez, écrire c'est comme boire de l'eau, il faut le faire mais on ne conscientise pas vraiment pourquoi.



Considérez vous que vous avez une carrière dans l'écriture ?

Non, je publie une fois de temps en temps, donc je ne considère pas que ce soit une carrière.

À chaque nouveau projet, chaque obstacle qu'on pensait franchi revient; comme celui que je me suis fixé de me prévenir du romanesque, de ne pas écrire pour l'intrigue, et pourtant chaque fois je le fait un peu.



Où écrivez-vous et combien de temps par semaine ?

J'enseigne à mi-temps, j'écris de chez moi et plutôt le matin car c'est plus compliqué l'après- midi. En ce moment j'écris le lundi, mercredi et vendredi matin, et le mardi entre deux cours.



Quelle est votre journée type ?

J'ai deux formats de journée : j'ai un format journée d'écriture, où je commence le plus tôt possible donc 6h-8h du matin et où je fais des plages de 2h30 d'écriture. Je prends donc mon repas du "midi" vers 10h, repas assez léger pour continuer de travailler l'après midi où je peux écrire ou faire des choses liées à l'écriture, comme répondre à des propositions, écrire des textes périphériques à mon projet principal, rencontrer telle ou telle personne...

Et puis il y a le format journée d'enseignement, où j'écris le matin tôt avant d'aller enseigner au lycée.

J'essaie de faire du sport deux fois par semaine, surtout après l'écriture, car l'écriture désociabilise. Je reste dans mon texte après l'écriture et j'ai besoin de retrouver la normalité, l'écriture isole.



Quel est votre outil de travail ?

L'essentiel de ce que je fais est sur ordinateur, mais j'ai des carnets qui permettent d'avoir beaucoup d'idées tout au long de la journée. Pour la poésie

notamment, je prends des notes la journée de scènes que je peux voir et je les réutilise le soir.



Arrivez-vous à vivre de l'écriture ?

C'est compliqué de vivre de l'écriture seule. Mes deux romans ont assez bien marché et ont permis d'engendrer 20000 euros en 5 ans. Les invitations que je reçois permettent d'avoir une rentrée d'argent, mais comme ce sont des événements ponctuels c'est impossible de vivre de ça.



Comment voyez-vous l'édition ?

Écrire et publier sont des choses très différentes. Quand j'ai commencé à écrire je pensais que c'était la même chose. Pour moi ce n'est pas nécessaire que ce qu'on écrit soit publié. Avec l'édition il faut accepter que le produit ne soit pas forcément fait pour être édité. Il faut alors se poser la question : est-ce qu'on veut changer ce qu'on a écrit ou est-ce qu'on ne veut pas ? C'est compliqué de répondre à cette question là. Il y a des projets qu'on pense publiables et qui ne le sont pas, il faut alors faire le deuil de ce qu'on a fait. Et il y a des projets qui ne sont pas publiables et qui doivent être retravaillés. J'ai déjà écrit un texte de 1000 pages que je ne publierai pas, car je pense qu'il ne peut pas être publié.



Quel est votre rapport au lectorat ?

Je ne pense pas au lecteur lorsque j'écris. Je ne me demande pas comment telle ou telle chose va être reçue. Je n'écris pas pour moi, mais j'écris ce que je ressens. Lorsque je reprends le premier jet c'est pour rendre ce que j'ai écrit plus clair, et lorsqu'il est fini je le fais lire à une ou deux personnes maximum pour avoir leurs avis et ces personnes aident à ce que ce soit plus clair. Je fais attention à ne pas faire beaucoup lire, car il y a un risque de dénaturer ce que j'ai fait et que, en plus de ça, il faut accepter que ça ne peut pas plaire à tout le monde. La phase d'édition permet d'être sûr que ce que je dis est recevable, pas dans le sens politique mais dans le sens « Est-ce que la chose sera comprise comme je l'entends ? ».

Écriture, style

Pourquoi écrivez-vous ?

Au départ j'ai commencé à faire de la poésie de façon à faire « banalement » sortir un mal- être. Les premières scènes que j'ai écrites, ce sont des scènes que je voyais, des choses simples. Par exemple, j'avais vu à Ferney-Voltaire un homme avec une doudoune et une capuche qui avait disparu dans le brouillard à 2 ou 3 mètres de moi, ce qui m'avait paru surréel. Ou alors j'avais vu un souffleur de feuilles dans ma résidence lorsque j'avais 12-13 ans, et il avait soufflé des feuilles et les avait simplement regardé tomber. Et j'ai trouvé ça beau.

Désormais c'est plus par habitude que j'écris, mais les idées jaillissent toujours par des scènes, comme lorsque j'étais enfant. Par exemple, j'ai interviewé mon cousin pendant un an et demi et je vais peut-être écrire dessus. Ou peut-être que j'écrirai sur les rêveurs éveillés, ces personnes qui passent le plus clair de leur temps éveillés en train de rêver.



Que lisez-vous ?

C'est assez variable, je lis de la poésie, du roman, des classiques et des choses contemporaines. Je ne lis pas trop de SF ni trop de polars. Ça ne m'intéresse pas lorsque l'histoire prend le pas sur le traitement. Selon moi on peut parler d'une tasse de thé de façon géniale. J'ai plus d'affection pour les textes avec une écriture originale et percutante, par exemple j'apprécie les auteurs haïtiens, les modernistes américains du début 20ème, ou des auteurs arabes comme Naguib Marhmoud.



Comment définiriez-vous le genre que vous écrivez ?

Pour moi c'est une question à poser au lecteur. De mon point de vue je n'écris pas dans un genre et ne publie pas dans un genre. Je vois mes écrits comme à cheval entre le poétique, le roman et le témoignage, et je ne pense pas par un thème non plus. Au moment où j'écris je ne me pose pas la question du genre et du thème.



C'est quoi le style pour vous ?

C'est la manière d'écrire. Mais la « manière » dans un sens différent. Toute écriture n'a pas une manière. Quand on écrit, on écrit d'une façon mais pas forcément d'une manière. Les auteurs qui ont une capacité à bien écrire sont des auteurs qui ont une manière, ils écrivent d'une certaine manière qui suppose que tout le monde n'écrit pas comme ça. C'est une sorte d'originalité, même si on ne reconnaît pas forcément un auteur à sa manière, mais la manière qu'il a d'écrire va singulariser l'histoire qu'il raconte. Si vous voulez, tout le monde peut raconter la même histoire mais tout le monde ne peut pas raconter de la même manière. Ça peut être avec ses défauts, car le style peut desservir au niveau du lectorat. Si on trouve son style, il faut arriver à s'y tenir. Lorsqu'on entend « non mais c'est trop bizarre, c'est trop simple, c'est trop ampoulé », c'est à ce moment qu'il faut s'y tenir, spécialement si c'est sincère. Il ne faut pas adopter la manière d'un autre et adopter une manière, car adopter une manière c'est aller dans le convenu pour être sûr d'être lu par beaucoup.



Comment pensez-vous la structure d'un de vos livres ?

J'ai essayé dans le passé de faire des textes très structurés, mais avec moi cela ne marche pas. Je suis très admiratif des autres auteurs qui arrivent à organiser leur écriture comme un épisode de NCIS, avec un tableau où ils tirent des cordes et des flèches... C'est incroyablement intelligent mais je n'ai pas cette qualité-là, personnellement.

Il y a deux temps. La première phase d'écriture c'est une espèce de train qui avance sans arrêt et que je suis; je commence à écrire et je vois où ça me conduit. Elle peut durer des semaines, des mois. J'écris de scènes en scènes. Ensuite, j'essaie de calibrer tout ça. Ce sont des tonnes de choses qui sont jetées à la poubelle. Et ensuite il y a un temps de peaufinage ou il y a des rajouts, des citations, des titres...

En fait, je vois un texte un peu comme un tableau. Pas comme un film ou comme une musique mais comme un tableau où l'on a le fond, l'histoire qui va être modifiée et retravaillée, et les détails. Avec toutes ces étapes, c'est assez long, en général c'est deux ans par texte ; mon dernier texte c'est quatre ans. Il y a sans cesse des réécritures, le texte sur lequel je suis en train de travailler c'est la version 197. Mais il faut que je précise que cela ne dit en rien de la qualité de ce que je fais : il a des auteurs qui écrivent des romans en deux semaines et qui font des choses incroyables, par exemple Olivier Bourdeaut, qui a écrit *En*

attendant Bojangles, je l'ai rencontré une fois et il m'a dit qu'il l'avait écrit rapidement son texte et c'est un texte qui est brillant, bien au-dessus de ce que j'ai écrit. Ce n'est pas parce qu'on écrit beaucoup et longtemps qu'on écrit bien.



C'est quoi le point de départ d'un livre ?

C'est toujours une situation quotidienne. C'est quelque chose que j'ai vu ou entendu. Pour *Des Ailes au loin*, c'était une phrase, à un repas de famille avec ma grand-mère, ma mère, ma sœur et ma nièce. Elles parlaient de leur exil, car elles se sont toutes exilées. Ma grand-mère a parlé de la Palestine, car c'est de là qu'elle est partie, elle. Et elle a dit : « Vous savez moi je suis partie mais je suis restée ». Et cette phrase-là, ma mère, ma sœur et ma nièce, elles ont eu l'air de la comprendre tout de suite, et moi non. Donc je me suis dit qu'il fallait que je comprenne, donc j'ai interviewé ma grand-mère pour comprendre ce qu'elle voulait dire. Je savais que tel ou tel événement n'a pas été vécu de la même manière par aucune d'entre elles, donc je les ai toutes interviewées.



Y a-t-il des personnages qui ont des caractères assez décalés par rapport à ce qu'on attend d'eux dans vos romans ? Et si oui, pourquoi ?

Ce sont des choses qui sont réellement arrivées et ce qui me plaît en littérature c'est des personnages avec des singularités. Par exemple, le fait qu'un personnage ait un regard profond, cela n'exprime pas grand-chose. Dans la vie, je m'attache beaucoup aux gens qui font des choses bizarres : mes amis ne sont pas des personnes qui réussissent sur le plan professionnel ou qui ont une hygiène de vie incroyable, ils sont dans l'altérité. Et je trouve ça incroyable. Mon père, c'est un personnage de roman; il n'entend rien, mais au moindre petit bruit que l'on fait lorsqu'on est stressé ça le dérange. Je trouve ça comique. Et je trouve ça intéressant de voir combien, humainement, nous sommes différents, les béquilles avec lesquelles on marche; que ce soit une personne qui fume trois paquets par jour, une personne qui va au cinéma quatre fois par semaine car elle déprime, j'ai une amie qui s'est achetée une rose pour la Saint-Valentin (rires).

Le festival du premier roman avec *Des ailes au loin*

Comment avez-vous vécu le Festival du premier roman ?

Pour moi, le maître mot de cet événement, c'est l'étonnement. Je suis très insatisfait par mes textes. *Des Ailes au loin*, à la base, je ne voulais pas le publier du tout, car je me disais que ça n'intéresserait personne. Je suis allé voir ma libraire pour qu'elle me conseille des éditeurs, j'ai été accepté et c'est allé de surprise en surprise. Le roman a vraiment bien marché, il a eu trois prix et beaucoup de sélections.

La sélection du Festival du premier roman de Chambéry, j'avais trouvé ça génial, car je savais que c'était une consécration. J'ai dû faire entre 30 et 50 événements pour ce roman et celui de Chambéry c'est celui qui se démarque de loin. La gestion des auteurs, les conditions dans lesquelles ils sont, la mobilisation de l'espace public, le choix des conférences, les thèmes choisis, c'était un grand succès pour moi. J'avais fait une rencontre le premier jour du festival et tous les exemplaires de *Des ailes au loin* étaient partis le premier jour. J'en ai un souvenir très positif.



Comment avez-vous vécu le succès de Des Ailes au loin ?

Je suis dans le syndrome de l'imposteur pur et dur, donc je n'arriverai pas à vous dire que c'est normal et que j'ai travaillé pour ça. Je pense que c'est une affaire de timing. Je crois que c'est la première fois que j'ai écrit une histoire sincère d'un bout à l'autre. Il y a une moitié du chemin qui est celle de l'auteur et il y a une autre moitié qui est celle de l'individu, qui va faire marcher son réseau, qui va saisir une main tendue... J'aurais tendance à penser que le succès n'a aucun rapport avec les qualités d'un texte, et qu'il y a d'excellents textes qui tombent dans l'oubli. J'ai souvent cet exemple en tête de Melville, qui a écrit *Moby Dick*, qui s'était vendu de son vivant à moins de 1000 exemplaires, c'est quelque chose de tragique dans l'écriture.



Est-ce que vous avez eu des retours négatifs ?

Il y avait des gens qui avaient des attentes différentes des miennes. Il y a des gens qui m'ont dit que je devais plus parler de l'Histoire, de la politique, ou du féminisme, par exemple, mais ce n'était pas mon intention dans ce texte-

là. J'avais commencé une version plus longue de *Des Ailes au loin*, version que j'ai rétrécie pour garder uniquement des trajectoires de vie.



Avez-vous une anecdote sur le festival du premier roman ?

Il y a deux moments marquants. Le premier moment, qui m'a estomaqué, c'est le fait de marcher dans la rue et de voir des citations des livres de mes camarades et que l'un et l'autre s'arrêtaient devant une vitrine et disaient « Ah tiens, c'est moi qui l'ai écrit ! ». Et je me souviens d'un autre moment : on était tous en rond autour d'une statue et on attendait. Je me souviens avoir regardé les autres auteurs et le public et m'être dit : « Tiens on a vraiment aucun profil type », et j'ai trouvé ça beau, parce qu'en réalité, c'est très rare. La reproduction sociale est partout, Bourdieu l'avait dit. Là il y avait des âges différents, des sexes différents, des attitudes corporelles, des voix différentes...



Comment définiriez-vous Des Ailes au loin en trois mots ?

Insouciance et Exil.



Quel est votre rapport à la biographie ?

La biographie, c'est un matériau de départ. C'est un support à partir duquel l'écriture peut se faire. Un témoignage et un roman, ça n'a rien à voir. Il y a quelque chose qui a été fait avec *Des ailes au loin*, qui a fait de quatre histoires une histoire. Pour cela, il faut mentir, il faut meubler les silences et les utiliser. Il y a ce qui est dit et ce qui n'est pas dit.



Est-ce que vous avez apporté des éléments fictionnels à ce livre ?

Oui il y a des éléments fictionnels. Ce sont des éléments de contexte, de cadre visuel, quelques éléments politiques et historiques. Il faut raccrocher les wagons, et ça c'est de l'invention.



Des inspirations pour votre livre ?

Pour l'histoire je ne me suis inspiré d'aucun auteur. En revanche, pour l'écriture, je me suis inspiré d'auteurs que j'admirais et dont l'écriture a dû infuser dans ce que je faisais. Je lisais beaucoup Henri Miller, Darwich... Par contre, après avoir publié, j'ai découvert *Lignes de faille*, de Huston, une biographie familiale qui, je trouve, faisait écho à *Des ailes au loin*.



Pourquoi autant de citations dans vos livres ?

J'envisage le livre comme une espèce de chambre dans laquelle il y a le texte, et il y a des choses autour du texte qui peuvent créer un environnement, et je trouve ça joli, cette idée de donner à un lecteur une atmosphère. Dans les textes que j'ai écrits ensuite, ça ne sera pas des citations mais plutôt des musiques qu'ils écoutent, des peintures qu'ils voient ou des livres qu'ils lisent ; tout ça pour créer une atmosphère, et c'est ça qui est intéressant aussi. J'ai beaucoup de regrets que des textes immenses comme *Lolita* ou comme *Les Tropiques du capricorne* d'Henry Miller, ou même Proust, d'une certaine façon, ne soient plus publiables, parce qu'on estime que le lecteur n'a plus le temps, qu'il veut lire du court. Je trouve que ces textes-là avaient une capacité à donner autre chose qu'une simple histoire, ils donnaient un monde aussi : de la musique, des peintures, des films... Et je trouve que c'est génial de lire des textes dans lesquels le personnage va simplement voir un film. C'est très présent dans la littérature américaine du 20ème siècle, et même plus tardivement' avec John Fante, il y a beaucoup de textes où il écrit qu'il se promène, sans qu'il fasse avancer l'histoire.



Qu'est-ce qui a changé après la publication de votre premier livre ?

Des Ailes au loin a eu deux conséquences : c'est à partir de là que j'ai commencé à écrire de façon régulière, à avoir des heures et à organiser ma vie en conséquence. Cela m'a permis de rencontrer beaucoup de gens, ça m'a été très salutaire et m'a permis de sortir de la bulle universitaire.

Martin Dumont

*Interview d'Aurélie Delapierre
et Sidonie Gaydon*

À propos de l'auteur



Je m'appelle Martin Dumont, je suis né à Paris en 1988 et j'ai 35 ans. Je vis dans le XIII^e arrondissement.

Quelles ont été vos études ?

J'ai fait des études d'ingénieur en architecture navale à Marseille.



Quels sont les métiers que vous avez exercés et quel métier exercez-vous actuellement ?

J'ai été longtemps architecte naval et maintenant je travaille chez EDF dans la fabrication des éoliennes en mer. Donc c'est plus trop des bateaux mais ça reste des structures marines en mer.



Quels sont vos romans publiés ?

J'ai publié deux romans, *Le Chien de Schrödinger* et *Tant qu'il reste des îles*.



Quel est votre outil de travail ?

C'est toujours l'ordinateur. Quand votre enseignant m'a demandé si j'acceptais de fournir une capture d'écran de mon bureau, je me suis dit « waouh », c'est vrai que c'est un peu personnel, ça dit beaucoup de choses. Après, comme il me le demande s'il y a des trucs qui me dérangent, je pourrais les virer... Mais en même temps, je trouve que ça dit plein de choses ; le bureau bordélique ou le bureau bien rangé, le type de fichiers que j'ai... Vous allez être déçus parce que moi c'est beaucoup de trucs de bateau, parce je suis dans une année sabbatique où on fait du bateau mais bon, pas de problème, je vous enverrai ça et j'essaierai de pas tricher.



Avez-vous un horaire et un lieu précis de travail de vos romans ?

Quand je suis vraiment en train d'écrire un roman, je dirais deux heures par jour mais ça peut être quatre fois une demi-heure, c'est en cumulé. Dès que j'ai un petit moment, j'écris, ça peut être la pause midi au boulot, le soir avant de me coucher.

Pour le lieu, c'est une bonne question parce que je pense que c'est très différent pour beaucoup de gens, mais moi pas du tout. Je n'ai ni d'endroit ni de rituel. C'est toujours sur un ordi, je n'écris pas à la main. Et je pense que, si ce n'était pas comme ça, si j'avais besoin d'un lieu ou de tout un rituel, je ne pourrais pas écrire parce qu'avec mon boulot, je peux écrire en plusieurs sessions : à la pause midi au boulot, le soir avant de me coucher, etc. Donc, non, je n'ai pas du tout ça et je ne cherche pas du tout à l'avoir parce que sinon je serais un peu foutu. Il y a beaucoup d'auteurs qui ont ce genre de lieu, de rituel, mais moi non, heureusement.

Le « métier » d'écrivain dans ses aspects techniques, économiques...

Le « métier » : considérez-vous l'écriture comme un métier, si oui depuis quand ? Dans votre cas, est-ce que vous vous considérez plus architecte naval ou plus romancier ?

Non je ne me considère pas du tout romancier, en tout cas je ne considère pas que c'est mon métier. Parce que je vous ai dit, deux heures par jour quand j'écris mais, quand j'écris un roman il va y avoir trois à quatre mois, peut-être six, d'écriture intense et concrètement, je bosse quarante heures par semaine comme ingénieur.

Souvent ça étonne les gens le côté « scientifique et écrit des bouquins ». Mais il y en a plein. Boris Vian, c'était un ingénieur de Centrale Paris. Et, pour démystifier un peu le truc, c'est un peu comme quelqu'un de mon âge, qui aurait un boulot, une vie, et qui ferait quand même du sport à haut niveau mais en amateur. Il s'entraîne huit heures par semaine toute l'année pour faire une compétition... Les mecs qui font de l'aviron aux JO, ce genre de trucs, quoi.

Donc, je suis beaucoup plus ingénieur. C'est comme ça que je le vis, parce que c'est la réalité financière et la réalité de temps... Et je suis pas sûr, pour être honnête, que j'aurais très très envie de ne faire que ça. Si demain je fais un carton et que je peux arrêter de bosser... Je ne sais pas si ça me tente d'être tout seul chez moi à écrire... J'écris deux heures par jour et je n'ai pas l'impression de pouvoir écrire plus... Il y a des dimanches où j'ai huit heures devant moi, je ne passe pas huit heures à écrire parce que ça me rend fou et ce n'est pas mon truc. Donc voilà, voilà pour mon cas personnel.



Le travail éditorial : Qu'attendez-vous de l'éditeur ? qu'il vende ? qu'il vous défende ? Comment vous représentez-vous la figure de l'éditeur ?

Ce n'est pas facile. Juste pour que vous compreniez, en fait, moi comme vous l'avez dit, j'ai une formation scientifique, j'ai fait des études scientifiques, j'étais un peu « le bon en français dans les classes des S, celui qui lit des livres, qui aime bien ça ». Après je me suis mis à écrire parce que je pense que n'importe qui peut écrire s'il aime bien ça. Mais en tout cas, je n'avais pas vraiment de culture des milieux de l'édition. Donc j'ai un peu découvert tout ça quand mes livres ont été publiés. Donc, je n'ai pas vraiment, même aujourd'hui,

de représentation de ce que doit ou devrait être l'éditeur. Mais je peux répondre et vous dire comment ça se passe avec mes éditrices : ce ne sont que des femmes, et ça se passe bien, donc c'est le bon exemple de ce qui me va.

Elles ont un apport sur le texte qui est assez considérable. Elles me poussent à aller plus loin, à creuser un petit peu plus les choses. Je ne suis pas du tout le genre d'auteur qui écrit trop, dont on doit supprimer après des passages, je suis plutôt celui qui n'écrit pas assez et elles [mes éditrices] me poussent à mettre un peu plus sur le papier ce que j'ai dans la tête... Donc, avec mes éditrices, mes deux livres ont plutôt grossi, ils se sont un peu étoffés. Elles tirent le texte vers le haut. Et après, il y a un travail éditorial, c'est vraiment, l'orthographe, la grammaire évidemment mais même le style un peu plus précis sur quelques phrases... Par contre, elles ont beaucoup apporté mais j'ai toujours eu l'impression, et ça c'est un truc que je voudrais toujours, que c'était moi qui avait le dernier mot sur le texte. Parce qu'évidemment, on n'est pas toujours d'accord... J'ai toujours eu la sensation, et ça s'est toujours vérifié, que j'avais le dernier mot. Il y a des choses, comme le titre, la couverture où, même contractuellement, je n'ai pas le dernier mot... En effet, le titre c'est un peu à la frontière ; il y a un peu à chaque fois débat entre « ça fait partie de l'œuvre » et « c'est un argument commercial »...

Après, quand on est auteur et que l'on signe chez un éditeur, on lui donne son texte... Concrètement, ce n'est pas à vie, mais on lui vend ses droits pour de longues périodes. Après, on n'a plus la main dessus, donc on attend qu'il le défende au maximum, qu'il fasse ce qui est possible pour que le livre ait la meilleure vie possible.

Et évidemment, ce qu'on attend d'un éditeur, c'est clairement aussi qu'il nous rémunère le mieux possible. C'est comme n'importe quelle boîte mais c'est un peu la guerre parce que c'est réel, mais c'est un méga tabou dans l'édition. Les éditeurs détestent parler d'argent. Mais je pense que c'est une connerie, il ne faut pas que ce soit un tabou parce que c'est un vrai truc réel et c'est normal que l'éditeur essaye de tirer de son côté, parce moins il nous paye, plus il va gagner d'argent, mais nous, c'est normal qu'on tire un peu du nôtre.

Donc, voilà, il y a plusieurs paramètres : le travail sur le livre (dans mon cas, il est important car, même si j'amène toujours un manuscrit fini à mes éditrices, on le retravaille) et la partie financière, (on attend d'un éditeur qu'il rémunère correctement l'auteur). Et, selon la taille de la maison d'édition, ce n'est pas forcément avec les mêmes personnes que vous allez discuter de ces différentes questions.



Est-ce qu'il y a une forme de difficulté à être publié ? Est-ce que ce que c'est aussi difficile de faire accepter son manuscrit en vrai que ça ne l'est pour Pierre dans Le Chien de Schrödinger ?

Oui, c'est super dur... Ça fait un peu bizarre de dire que c'est super dur alors qu'on est publié, parce que ça fait un peu prétentieux, mais oui, ça l'est... Alors, il y a différents types d'auteurs. Il y a les auteurs qui sont déjà dans le milieu, et je ne dis pas du tout ça de manière négative dans le sens « ils connaissent, ils ont des amis... » car je ne pense pas du tout qu'un éditeur publiera, juste pour faire plaisir, un roman alors qu'il est nul, mais il y a des gens qui bossent déjà dans l'édition, qui sont déjà connus dans un autre domaine (acteurs, musiciens...), donc pour qui ça peut être un peu plus facile. Pour les autres, les inconnus comme moi, ça passe un peu par la case « on envoie par la poste », ce n'est pas un mythe. Moi j'ai vraiment fait ça. Avant *Le Chien de Schrödinger*, j'avais fait un manuscrit, qui n'était pas terrible mais que j'avais envoyé, peut-être à une vingtaine d'éditeurs par la poste, et qui a été refusé partout. Et *Le Chien de Schrödinger* je l'ai envoyé par la poste et il a été refusé partout ... sauf là où je l'ai publié.

C'est difficile, mais c'est parce qu'il y a beaucoup, beaucoup, beaucoup de gens qui écrivent et énormément de manuscrits qui sont reçus... Les gros éditeurs, je crois qu'ils reçoivent entre vingt et trente manuscrits par jour... Et même le mien, Les Avrils, qui est un plus petit éditeurs, je ne sais pas combien ils en reçoivent, mais par an, c'est énorme ! Alors moi, je ne crois pas du tout à la théorie du complot selon laquelle les éditeurs ne les lisent pas, parce je pense qu'ils ont tous envie de découvrir le ou la nouvel(le) star de demain, mais par contre, il n'ont pas beaucoup de temps à y consacrer et donc ça va vite... Donc c'est difficile parce qu'il y a beaucoup de gens qui proposent des manuscrits et peu de manuscrits qui sont publiés. Donc oui, c'est compliqué.

Et en même temps, c'est possible. Moi, je ne connaissais personne et ça a fini par marcher. C'est compliqué mais en même temps, avec un peu de chance (et un bon manuscrit, j'imagine), ça se fait.



Le « salaire » : Est ce qu'il est possible pour vous de « vivre de votre plume » ?

En ce qui me concerne, je ne peux pas du tout, financièrement, vivre de mes romans. Je peux vous donner un ordre de grandeur. J'ai publié deux romans en six ans. Vu la date du prochain, on pourrait dire que je fais un roman tous les trois ans, ce qui n'est pas énorme comme rythme (il y a des romanciers qui en

sortent tous les ans). En fait, ce n'est pas trois ans de boulot mais au moins une bonne année de travail. Je dirais qu'avec mon deuxième roman, qui n'a pas trop mal marché quand-même (il a eu un prix, et ne s'est pas trop mal vendu...), j'ai dû gagner entre dix-mille et quinze-mille euros. Ramené à une année, c'est quatre fois moins que ce que je gagne en étant ingénieur (même si on n'a pas besoin d'un salaire d'ingénieur pour vivre...), ça ne fait même pas un Smic... Donc clairement, la réponse à la question est non, on ne peut pas vivre de ça... Il faudrait vendre beaucoup plus que ce que je vends... Et en fait, le problème ce n'est pas tant de vendre... ça pourrait arriver qu'avec un bouquin je fasse ça, mais il faudrait le faire tout le temps. Il faudrait faire des bouquins quasiment tous les ans (ou tous les deux ans), qui se vendent à trente-mille exemplaires, pour commencer à en vivre bien.

Après, il y en a qui y arrivent. Pas beaucoup, mais il y en a qui y arrivent. Et il y en a beaucoup qui vivent de ça mais qui font d'autres trucs à côté : des rencontres, des animations, des clubs d'écriture, des performances... Il y a des gens dont le métier tourne autour de l'écriture, mais qui sont journalistes, par exemple. Je pense qu'on peut dire qu'ils « vivent de leur plume », ça sonne bien... mais moi, non.

J'étais sûr que vous alliez me parler de thune. Mais vous avez raison ! Vous savez quoi, les auteurs, ils se tirent une balle dans le pied en ne parlant pas de thune. Moi ça m'aide d'être ingénieur, de ne pas venir de ce milieu-là. Dans la plupart des boulots, on négocie son salaire, c'est réel, c'est comme ça qu'on vit, quoi. Et là je ne sais pas : parce qu'on est des artistes, parce qu'on se prend pour des poètes, je sais pas mais il y a ce truc genre « parler d'argent c'est sale ». Et après, tout le monde vient pleurer parce qu'on ne gagne pas assez... Ça change un petit peu je pense, et c'est bien... ça arrange bien les éditeurs que les auteurs ne communiquent pas entre eux, ne se disent pas combien ils gagnent, mais c'est une vraie connerie parce que du coup ça tire tout le monde vers le bas.



Le lectorat : Quel est votre rapport au lectorat ? (Des contacts ?)

« Franchement, le festival de Chambéry, c'était un an après la sortie du *Chien de Schrödinger*, c'est là que j'ai commencé vraiment à faire des rencontres et à voir des gens qui l'avaient lu, autres que ceux que je connaissais. Il y avait des dizaines de gens qui venaient écouter les rencontres. C'était énorme quand je l'ai fait parce que, déjà il est génial ce festival, mais pour moi c'était en plus : « Waouh, c'est devenu un peu réel ». Et là, le ressenti est génial. Enfin, moi j'ai trouvé ça génial.

C'est marrant parce je fantasmais une espèce de « bon ça va cartonner », même si ça n'a pas été le cas... et en même temps, j'ai aussi été surpris, un an après, de rencontrer des gens qui avaient lu mon roman. Et là vraiment, quand on rencontre des gens qu'on ne connaît pas, ou des classes qui bossent dessus (des classes cinéma ont fait des courts métrages et me les ont envoyés), ou, des vieux dans une EPHAD, qui ne peuvent plus lire et à qui on a lu le roman, comme c'est arrivé à Chambéry... c'est fou ! Et ça remet bien les choses à leur place : ça veut dire que ce n'est pas décevant. Sortir un livre, ça veut dire qu'il est dans une librairie, que des gens vont le lire et si on a un peu de chance, comme j'ai eu avec Chambéry, on rencontre de temps et temps des gens qui l'ont lu ; donc on se rend compte que ça existe. C'est assez génial.

Et oui, j'ai reçu des lettres, surtout de lycéens, (ou collégiens je sais plus trop), qui l'étudiaient en classe. C'était chouette !



Une influence du lectorat ?

Franchement, j'essaye de penser au minimum au lecteur quand j'écris parce que sinon, on stresse, on se plante... Le deuxième roman était très dur à écrire, j'étais vraiment soulagé quand il a été terminé, je ne sais pas pourquoi. Pourtant le premier n'avait pas forcément été un carton, mais il y a quand même une pression parce que c'est un peu attendu. On se dit : « j'en ai fait un, mais si ça se trouve, je ne sais en faire qu'un et je n'en ferai jamais d'autre ». Alors que quand on écrit le troisième, on a plus de certitudes. Le troisième, c'était beaucoup plus cool.



Écriture, style

Pourquoi avoir commencé à écrire ?

Pour un lectorat (même restreint) ou juste pour vous-même ?

Pour vous aider à mettre les idées au clair, vous évader...?

Mon père était auteur-illustrateur de livres pour enfants, bien plus connu que moi d'ailleurs (si vous cherchez Jean François Dumont vous trouverez...). Et lui c'était son métier. Mais il faisait des trucs autour, des animations dans les écoles etc... Il ne gagnait pas énormément mais voilà, c'était son métier. Donc je dirais que ça a peut-être un peu joué, le métier de mon père.

Après, en fait, j'ai toujours aimé ça. J'ai toujours aimé lire et même écrire, je crois que j'ai des carnets que j'écrivais petit, pas vraiment des journaux intimes mais vraiment, des petites histoires, des trucs de ninja... Après, à l'adolescence, j'écrivais des textes... Alors un adolescent, ça ne parle que de filles... Mais il y a avait un peu ce truc, j'aimais bien écrire, des nouvelles...

Pour vous raconter la vraie histoire, que je n'aime pas trop, j'ai lu *La Vérité sur l'affaire Harry Québert*, qui marche bien, qui est assez addictif... enfin j'ai bien aimé. Et je crois m'être dit, même si c'est d'une prétention incroyable quand on voit le succès du bouquin..., je crois m'être dit : « je pourrais le faire, ça ». Ce n'était pas le genre de bouquins qu'on lit et où le style est incroyable, où c'est hyper poétique et profond. C'était un peu un polar. C'est un peu ça qui m'a donné envie d'essayer d'écrire un roman. Je me suis dit : « j'ai écrit des nouvelles, est-ce que je n'arriverais pas à écrire la taille d'un roman, même d'un petit roman, sans que le lecteur s'ennuie ? ». Et donc le premier manuscrit que j'ai écrit, qui n'a été pris nulle part, c'était un polar. Et en fait je ne lis jamais de polar, donc c'était nul. Et après, avec *Le Chien de Schrödinger*, je me suis dit : « bon, quitte à écrire un roman, on va le faire petit et on va faire un roman qui ressemble plus à ce que j'aime bien lire, cette littérature française un peu classique ».

Donc, je crois que c'était ça le début. J'ai toujours écrit et ce qui m'a fait écrire un roman c'est d'en avoir lu un et de m'être dit : « tiens, j'aimerais bien essayé moi aussi pour voir ».



Vous vous étiez fixé un défi?

Oui, il y a de ça, et puis un peu de quête de « gloire immortelle ». J'aimais bien écrire et je n'avais pas encore abordé la forme romanesque.

Après, une fois le roman écrit, je me suis dit : « autant l'envoyer à un éditeur, on sait jamais, des fois que ça passe ». Moi j'ai plutôt une tendance à être assez vite content de moi, donc je j'ai envoyé mon manuscrit. Et j'avais trouvé ça assez chouette de toute façon. Même en écrivant le premier roman, qui n'était pas terrible, j'avais trouvé l'exercice assez marrant, vraiment différent de l'écriture d'une nouvelle car comme il y a beaucoup plus de travail on va plus loin.



Qu'est ce que le genre pour vous et quels genres de livres lisez-vous ?

Je dirais la « littérature française classique », mais je sais pas trop comment l'appeler, je vois bien ce que c'est mais... Le mot « classique », il m'évoque vraiment les vieux classiques, donc ce ne serait pas vraiment ça mais j'ai l'impression que c'est classé dans les librairies « littérature française générale ». C'est tout ce qui n'est pas polar ou SF etc... Il y a des genres avec des codes très très identifiés, comme le polar et la SF, et puis après, il y a ce gros style du milieu.... J'aime bien les livres qui parlent d'histoires de gens, les histoires de vie un peu, que ce soit des drames ou pas. Le gros de tout ce qui est produit aujourd'hui, la littérature contemporaine française.... Je ne sais pas... Je vois ce que c'est parce que je sais quoi acheter en librairie.



Vous définissez-vous par rapport à un genre? Pourquoi ?

Pour ce qui est de l'écriture, c'est là même chose. Mais c'est naturel... Si j'avais une idée géniale de polar, j'écrirais un polar, ce serait rigolo. Moi je n'écris vraiment pas avec une grande idée ou un grand message ou habité par un truc. Je ne suis pas en mission quand j'écris. J'essaie de raconter une histoire sympa qui me plaît. Après, si on peut dire un truc intelligent dans l'histoire c'est bien mais... En tout cas, je n'ai pas d'objectif, ni en termes de genre ni en termes de procédés narratifs. Si un jour, j'écrivais un truc et que ça ressemblait plus à un polar, pourquoi pas quoi, ça ne me poserait aucun problème.



Qu'est ce que le style pour vous ? Comment est-ce que vous le définiriez pour vous ?

Je pense que j'ai un style. Déjà, je pense que tout le monde a un style et c'est naturel, ce n'est pas un truc qui se force. À forcer son style sur autre chose, on se plante. Alors je ne dis pas que ça n'évolue pas, mais ce que je veux dire c'est que je ne crois pas qu'on puisse vraiment forcer son style. Je ne sais pas de quoi se nourrit le style exactement, il doit se nourrir un peu des lectures, des auteurs qu'on aime bien (même s'il y a des auteurs que j'aime bien qui n'écrivent pas du tout comme moi).

J'ai un style qui m'est naturel. De ce qu'on m'a dit, je sais que j'écris plutôt des phrases courtes où, parfois, il n'y a même pas de verbe et avec beaucoup de ponctuation. C'est un style assez direct. Il n'y a pas de grande description, c'est assez concis.

Il y a des gens qui aiment, qui n'aiment pas mais c'est assez naturel, ce n'est pas un truc que je travaille vraiment. Je travaille plutôt l'écriture de manière générale mais ça je ne crois pas que ce soit le style. Typiquement, j'essaye d'aller un peu plus loin dans les descriptions, de dire un peu plus de choses, de créer un peu plus d'atmosphère. Mais au niveau du style, non. Je ne me disais pas en écrivant *Le Chien* : « fais des phrases courtes... ». Voilà, ça c'est fait comme ça. J'ai déjà essayé d'écrire un peu différemment et franchement ça ne marche pas, je crois que c'est un peu un truc qui est là et on fait avec.



La question du premier roman

Qu'est-ce qui prime dans la naissance de l'œuvre, quel est le point de départ de l'écriture (l'intrigue, l'idée d'un message à transmettre, l'idée d'un personnage, un décor, faire une performance technique...) ? Dans votre cas par exemple, est-ce que c'était plutôt la maladie et/ou l'hôpital, plutôt l'amour, plutôt le thème de la vérité... la découverte de l'expérience du chat ? Qu'est-ce qui fait que d'un coup on a l'envie concrète d'écrire un roman ?

Moi je n'écris vraiment pas avec une grande idée, ou un grand message, en étant habité par un truc. Après, il y a quand même une idée, un sujet même si je ne me sens pas en mission quand j'écris. C'est un processus parfois long, qui vient de l'envie d'écrire et de l'envie d'écrire quelque chose d'intéressant. En fait, souvent, il y a l'envie de parler puis l'envie de parler d'un sujet à travers une histoire. L'histoire, c'est hyper important mais c'est aussi souvent le prétexte pour aborder un sujet. Après, je mets tous les thèmes que je veux dans cette idée. Avec *Le Chien de Schrödinger*, je réfléchissais vraiment à un sujet sur lequel écrire. J'étais dans le métro à Paris et, à un moment, j'ai réfléchi à l'idée du mensonge. Je me disais : « Est-ce que mentir c'est toujours mal ou est-ce qu'on peut mentir pour protéger quelqu'un... » Et je me disais que la question était intéressante, qu'on pouvait faire une histoire qui en parlerait et que ce serait intéressant. Au début, j'y pensais plutôt dans le couple, parce que le mensonge dans le couple c'est un gros sujet aussi, puis, après assez vite, j'ai pensé à la maladie... J'avais un peu dans la tête l'idée d'un truc père / fils. Je me disais que ce serait sympa. C'est né comme ça. En fait, j'ai fabriqué l'histoire pour pouvoir parler du truc. L'histoire est vraiment construite à partir de l'idée. J'aurais pu, je pense, faire le même livre, en tout cas dire la même chose, avec une histoire de couple (où il y en a un qui trompe l'autre et ne dit rien pour protéger le couple etc). Là, il se trouve que c'est un père et son fils... L'apnée, le chauffeur de taxi, ça me plaisait mais tout ça vient après. Et après, le lecteur prend ce qu'il veut. Il y a des gens qui ont adoré l'histoire d'amour père / fils, des gens qui ont adoré l'histoire de l'apnée... mais le vrai sujet de ce livre, et la vraie idée de départ, c'est le mensonge. Je l'ai construit comme ça.

Le deuxième roman (*Tant qu'il nous reste des îles*), c'est moins une idée générale mais j'ai un peu pensé à ce truc : « une île, si on construit un pont qui la relie au continent, qu'est-ce qui se passe ? Est-ce qu'on la tue ? ».

J'ai construit un peu le truc comme ça.

Le troisième roman (à paraître), ça parle un peu de l'échec. La question de base était : « qu'est-ce que c'est « réussir sa vie » ? Est-ce que ça veut dire quelque chose ? ». J'aime bien la thématique des losers. C'est toujours un peu des losers mes personnages. Le thème principal de mon prochain bouquin, ce ne sera pas la mer, ce sera la musique parce que j'avais envie de parler de musique, parce que je connais bien, parce que j'en ai fait ».



Que ce soit ou non le point de départ, quand on décide d'écrire sur un thème précis, comment fait-on pour le développer le plus mieux possible ? Est-ce que la « fidélité à la réalité » est un but pour vous, ou est-ce secondaire ? Contacter-vous, par exemple, des personnes appartenant au même milieu que vos personnages ? Ici, pour Tant qu'il reste des îles, votre premier (ou deuxième) métier a certainement dû aider mais pour Le Chien, on pense par exemple à l'hôpital et au fait que le personnage de Rosalie semble être inspiré d'une personne réelle si l'on en croit les remerciements...

Je n'écris pas des livres très très documentés, très érudits mais il y a de la recherche. Je n'écris pas « au fil de la plume ». D'ailleurs, ça c'est une légende, ça n'existe pas. Les auteurs et les autrices qui disent que c'est comme ça, je ne les crois pas. Je dis ça sans que ce soit une critique : il y a vraiment des auteurs et autrices qui sont un peu habités et d'ailleurs, ils font de grands livres hyper intelligents sur de grandes questions du monde, mais moi non, je me dis que j'aimerais bien raconter une histoire, que ce soit bien ; et si on peut dire un truc intelligent dedans c'est bien, mais ce n'est pas le plus important... Moi, un des trucs qui m'intéresse le plus quand j'écris, c'est que ça sonne juste, que ça sonne vrai. C'est une fiction mais quand je lis j'aime bien avoir l'impression que ça existe, que les personnages existent... Quand je lis un bouquin et que, tout d'un coup, il y en a un qui dit un truc qui n'est pas crédible, ça me sort complètement de l'histoire. Donc, pour que ça marche, il faut un peu se renseigner. Il y a toujours eu de la recherche dans mes bouquins, je fais un vrai travail en amont. Je fais même des tableaux Excel. J'ai toujours bossé un peu comme ça, je coupe mes chapitres dans des cases dans le logiciel... Il faut que ce soit carré dans ma tête, j'ai besoin d'avoir la construction, que le squelette soit à peu près clair pour avancer et écrire, sinon je n'irais nulle part. Ça doit être la petite déformation ingénieur, ça...

Franchement je suis content d'être au 21e siècle et pas à l'époque où il fallait aller je ne sais où pour trouver des informations. Mais parler avec les gens, c'est une mine d'or aussi parce qu'on va chercher des infos et on repart avec d'autres infos et ça donne plein d'idées. Internet, c'est très factuel, même si on trouve des choses qui aident bien (des articles, des films).

Typiquement, pour *Le Chien*, j'ai dû me renseigner sur l'hôpital, sur le cancer... Aujourd'hui, avec Internet, plus besoin d'aller s'enfermer dans une bibliothèque : avec trois recherches sur Google j'ai quand même quatre-vingt-dix pour-cent des infos qu'il me faut. Et après, ça marche bien de discuter avec les gens. Ma sœur est infirmière, j'ai un copain qui est oncologue, j'ai discuté un peu avec ces gens-là. Il se trouve que, un peu au moment où j'écrivais *Le Chien*, il y a eu un décès dans la famille de ma femme, donc j'ai un peu aussi vécu les derniers instants de quelqu'un. Ça a sûrement joué un peu. Ce n'était pas vraiment de la recherche c'était un peu un hasard mais en tout cas, on peut trouver des choses

Sur *Les Îles*, c'est un peu pareil, il y a des choses que je connaissais et des choses que j'ai cherchées.



Quel est votre rapport à l'autobiographie/autofiction? Est-ce que certaines anecdotes sont vraies ? Est-ce que vous vous identifiez particulièrement à un personnage ? Dans votre cas, par exemple, on a quand même beaucoup de personnages qui - comme Jean dans Le Chien et Marcel dans Les îles-, tournent autour de la mer ou expriment leur désir de partir naviguer loin, comme vous êtes en train de le faire...

Est-ce que vous le revendiquez ou est-ce que vous préféreriez qu'on pense que vous écrivez sans vous inspirer de votre vie personnelle (peut-être que c'est le cas d'ailleurs) ?

Il y a toujours un peu de personnel. En fait, dans mes histoires, ce qui arrive aux personnages, ce n'est pas du tout ma vie, mais par contre, il y a plein de trucs de ma vie ou d'expériences personnelles.

La plongée, par exemple, j'en fais mais pas du tout aussi bien que Pierre et Jean dans *Le Chien*. C'est un peu l'avantage des romans, on peut descendre les personnages à quinze mètres, c'est facile. Par contre, tous les ressentis qu'ils ont je les ai déjà un peu ressentis, ce sont des choses que j'aime bien. Le drame dans ma famille a, je pense, contribué à la réécriture de certaines scènes parce que j'ai vécu des moments à l'hôpital. L'anecdote de la bague de mariage perdue au fond de l'eau, ça m'est vraiment arrivé à moi. Et même plus : c'était la bague de mon grand-père qui était mort quelques mois plus tôt et que mon père m'avait donnée. Comme c'était la nuit, on n'a pas pu plonger et le lendemain, c'était mort... Dans le livre ils la retrouvent parce que c'est un livre... Je suis content que ce soit là dans le bouquin.

Dans *Les Îles*, je m'amuse aussi à mettre des personnages qui ressemblent un peu à des gens que je connais. J'ai travaillé dans un petit chantier naval qui ressemble beaucoup à celui dans lequel bosse Léni, le personnage

principal. Je mets des choses comme ça mais l'histoire globale n'est pas la mienne. J'ai écrit les deux premiers romans alors que, à la différence des personnages principaux, je n'étais pas papa. J'ai croisé des gens à Chambéry, qui m'ont dit : « Vous êtes quand même jeune pour avoir un fils de vingt ans qui est mort »... Il y a des gens qui sont persuadés qu'il faut tout le temps écrire sa vie, mais non, non, non, c'est de la fiction. Par contre, on parle plus facilement des trucs qu'on connaît et qu'on aime, donc ça aide et donne envie de les aborder. Et en plus, c'est rigolo de mettre des petits trucs par-ci par-là, on se fait un peu plaisir.



Le choix du titre : est-ce que ça vient plutôt à la fin ou au début... ? Quelle importance ?

Je connais bien la physique quantique, ça m'intéressait en tout cas et j'en ai fait un petit peu quand-même. Je connaissais déjà le chat de Schrödinger et, quand j'écrivais mon roman, il y avait cette histoire de scène à la fin où le médecin de Pierre explique à Jean ce que c'est que cette expérience, de manière un peu vulgarisée, avec ce switch sur le chien... Je crois que je l'ai fait lire à une amie très littéraire, qui m'a dit : « mais en fait tu devrais en faire pleins des espèces de « Schrödinger littéraires ». Et du coup, j'ai rajouté pas mal de choses en essayant que cette idée-là soit un peu partout. Et donc j'ai gardé le titre. Je ne sais pas si c'est un bon titre parce que je pense que ça fait un peu fuir. On en a discuté pas mal avec mes éditrices... Souvent aujourd'hui, les éditeurs aiment bien les titres un peu plus bateau ou qui vont attirer un peu plus de monde (on trouve beaucoup de titres dans lesquels il y a « la nuit » ou « l'aube » bref, des trucs qui veulent un peu tout et rien dire). En tout cas, moi, j'aimais bien ce titre, je trouvais que c'était celui qui représentait le mieux l'histoire. Parce que, en gros, la métaphore avec Schrödinger c'est cette espèce de duplicité de la vérité... La physique quantique ce n'est pas vraiment ça mais l'idée que j'en ai retirée c'est qu'il n'y a pas toujours une vérité unique.



La narration

Quel point de vue (au sens narratologique) adoptez-vous ? Pourquoi passer par le regard d'un personnage ? Est-ce que c'est réfléchi avant ou est-ce que ça vient comme ça ? Est-ce qu'on s'identifie au personnage du coup ?

Sur la question du choix réfléchi, oui, je me suis posé la question et c'est une réflexion que j'ai encore. Après, ça la narration à la première personne m'est venu naturellement la première fois, j'étais plus à l'aise avec ça, et depuis je n'ai pas réussi à changer. J'en ai eu envie, j'ai même fait des essais en écrivant *Les Îles* et le dernier roman, mais à chaque fois je trouvais que c'était mieux à la première personne. Pour l'instant, je pense que je suis plus à l'aise avec le *je*, ça doit me rassurer un peu. C'est un peu cette histoire du style.

Ça me plairait bien de changer, de faire autre chose. Parce que je pense que le *il* permet plein de trucs que le *je* ne permet pas (et inversement). En fait, j'aimerais bien essayer *elle*, qu'un jour mon personnage principal soit une femme. Ça c'est le genre de truc qu'on a un peu dans un coin de la tête. Mais comme ça ne colle pas et que ça ne vient pas, rapidement je me débarrasse de ces contraintes-là. C'est déjà suffisamment dur d'écrire un roman (ça prend du temps !) donc je ne me fixe pas d'objectif. Je n'ai pas envie de rajouter des difficultés. Je me demande toujours, au moment où je commence un roman : « est-ce que c'est bien de s'encombrer de trucs comme ça ? Est-ce qu'on écrit en se fixant des objectifs et en cochant des cases ou est-ce qu'on fait l'histoire ? ». Peut-être qu'il faut se forcer un peu pour que ça vienne mais pour l'instant j'ai toujours décidé que j'allais faire au plus simple.

Mes deux premiers romans c'est du « je » et du passé composé et mon troisième est au présent. C'est un truc que j'avais dans la tête aussi et là quand j'ai fait l'essai ça marchait bien, donc j'ai gardé. Les autres trucs ça ne marchait pas donc je ne les ai pas gardés. Peut-être qu'un jour ça marchera j'en sais rien.

Pour répondre à votre dernière question, qui concerne l'identification de l'auteur au narrateur/personnage, c'est non. C'est marrant parce que c'est un personnage, le « je », exactement au même titre que les autres. Il n'y a pas longtemps, j'ai écrit dans mon dernier roman une scène assez fun où les personnages cambriolent un bowling. En l'écrivant, je me suis fait la réflexion que j'avais l'impression d'être avec eux. J'oubliais que j'écrivais, c'était assez agréable. Et en fait, là maintenant que vous me posez la question je me rends compte que le *je*, donc le personnage principal, était là au même titre que les autres. J'étais avec eux mais moi, avec eux. Donc non, non, je ne m'identifie pas.



Au niveau de la temporalité du récit. Dans votre cas dans les 2 livres, on retrouve beaucoup d'analepses (notamment dans les passages qui racontent l'histoire de la mort de Lucille) Qu'est-ce que ça apporte pour vous ? une sensation de nostalgie ?

Je ne sais pas, je trouve que c'est puissant comme outil. J'avais lu plein de bouquins et j'avais vu des flash-backs et je trouve que ça marche bien, ça met du rythme, ça permet de raconter deux histoires. Mais encore une fois, c'est un outil, je ne pars pas avec des objectifs. C'est en écrivant que ça me vient ; si ça marche, je garde, sinon, je vire. D'ailleurs je crois que l'histoire de Lucile est venue sur le tard dans l'écriture. Ce qui est rassurant pour moi, c'est qu'apparemment, on ne voit pas que ça a été rajouté.

Mon troisième roman fait un très large usage de l'analepse, qui intervient dans un chapitre sur deux. C'est l'histoire d'un gars au présent dans un chapitre et le chapitre d'après c'est au passé. Ça me faisait un peu peur d'ailleurs parce que, autant, l'utiliser de temps en temps, comme je le fais avec Lucile dans *Le Chien*, je trouve que ça marche, autant le procédé peut devenir à la longue un peu factice. Ça peut sonner un peu creux, un peu faux. Mais là, il s'avère que ça marchait bien, mes éditrices ont trouvé que ça marchait bien.



La structure

Comment l'œuvre est-elle composée ?

Comment on découpe en parties, en chapitres ?

Dans le cas de Tant qu'il reste des îles, le livre semble se construire comme un pont C'était important ?

C'est une bonne question. Je pense que les chapitres sont des scènes dans ma tête mais ça se fait un peu naturellement quand je travaille en amont sur la trame (même si par la suite, il y a des chapitres qui se rajoutent ou qui fusionnent). C'est un peu au feeling, ça vient comme ça, en écrivant. Puis j'ai l'impression qu'aujourd'hui je suis un peu moins scolaire qu'au début, j'accepte d'avoir dans le même chapitre des scènes différentes.

“Dans *Les Îles*, découper avec la construction du pont parce que c'était ça le fil directeur... Ça vient comme ça. Je n'avais pas l'idée avant. À un moment je me suis dit : « tiens, je vais essayer de la découper comme ça ».



La puissance de la suggestion et des ouvertures

Les ouvertures, en fait, je trouve que c'est hyper puissant comme procédé. Il y a des choses sur lesquelles on a besoin d'être précis. Le livre, c'est super pour ça. Moi, j'ai l'impression qu'on [les auteurs] fait dix pour-cent du boulot et après c'est quatre-vingt-dix pour-cent le lecteur. On l'aiguille juste sur une histoire. On lui donne des mots et il se crée tout son propre truc avec tout ce qui n'est pas écrit, tout ce qui n'est pas dit. En fait, ce sont ces suggestions qui rendent l'histoire un peu plus poétique, un peu plus souple. Et puis il y a quelque chose d'un peu jouissif à faire des fins ouvertes, comme ça, parce qu'on a l'impression d'être le maître du jeu. J'aime bien quand les gens viennent me dire : « alors euh... » mais je ne réponds jamais car ce qui doit être dit est dans le livre.

Dans *Le Chien*, par exemple, le cancer de Pierre c'est trop important, donc je le nomme. Je n'ai pas choisi ce cancer au hasard. J'ai vraiment demandé le cancer qui tuait le plus vite et qui était le plus probable chez un jeune de vingt ans. Cependant, il n'y a pas besoin de dire si Lucile est ou non bipolaire, tout comme il n'y a pas besoin de savoir si Jean se suicide ou pas à la fin. Sur Lucile, ce que je dis suffit. On sent qu'elle a une fragilité, une forme de folie et ça suffit. L'essentiel n'est pas de savoir le nom de la maladie de Lucile, si elle en a une.

Mais je crois que je ne fais pas des trucs si ouverts que ça : le gars, à la fin, il vient de perdre son fils, il est au fond de l'eau avec une ceinture de plomb. A quatre-vingt-quinze pour-cent, il est en train de se suicider ; et en même temps je trouve ça plus joli de ne pas fermer complètement la porte. L'essentiel de la fin c'est le « je me sens bien », le relâchement. Et puis j'aime bien le fait de savoir que certaines personnes peuvent imaginer qu'il remonte.



Est-ce que des choses ont changé dans votre manière d'écrire (procédés narratifs, intrigue, inspiration...) entre Le Chien et Tant qu'il reste des îles ?

Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose qui ait changé, peut être des romans un peu plus longs, certainement parce que j'ai pris un peu confiance et que donc, je m'autorise peut être davantage à aller plus loin dans l'écriture, le style, les descriptions. J'ai peut-être un peu moins peur maintenant d'ennuyer le lecteur... C'est toujours un peu ma hantise. Dès qu'il y a une description trop longue je me dis : « oh là là, ça y est, on va s'ennuyer ! ». Mais à part ça, franchement, j'aimerais bien vous répondre « oui », mais non, c'est à peu près

tout. Je pense que factuellement, j'écris mieux, qu'à certains endroits, c'est plus souple.



Est-ce que dans votre cas, on n'aurait pas une forme d'univers qui se crée ? Est-ce que, par exemple, on n'apercevrait pas Jean et Pierre à travers les yeux de Léni, à la fin de Tant qu'il reste des îles ? Est-ce que vous envisagez de faire d'autres romans et si oui, toujours dans cet univers, ou est-ce qu'il pourrait devenir étouffant ?

Oui, clairement. C'est un petit caméo pour me faire plaisir. En fait, ça m'avait bien plus cette île non nommée que j'avais mise dans *Le Chien*. Donc je l'ai reprise dans *Les Îles* et du coup, les gens qui ont lu les deux le voient. Ça me permet de savoir, parmi mes potes, qui a lu les deux aussi...

Après l'univers marin commun aux deux romans, je voulais complètement sortir de ça, pour ne pas devenir l'auteur breton catalogué, et faire autre chose parce que j'adore la mer mais j'avais l'impression d'avoir fait un peu le tour... Mais s'il y a un truc commun entre mes bouquins, ce sont mes personnages, notamment cette figure de loser, que j'aime bien, ces gens à qui la vie n'a pas fait énormément de cadeaux. C'est même dit dans *Les Îles*, d'ailleurs. Déjà, je trouve que la figure du perdant est quand-même cent fois plus poétique que celle du gagnant. On aime ces perdants magnifiques... On se souvient des perdants. Ça fait beaucoup plus mal quand on perd la finale de la coupe du monde que ça ne fait de bien quand on la gagne... Les figures du perdant, elles sont belles. C'est dans la défaite qu'il se passe vraiment un truc. On retrouve donc un peu ce type de personnage dans mes trois romans.



Les sentiments provoqués à la publication : est-ce qu'on réagit de manière aussi explosive que Pierre ou est-ce que c'est sa situation qui veut ça ?

Non non, j'ai ressenti exactement ça. Franchement je pense que de tous les trucs qui sont liés au *Chien* (et il y a eu plein de bonnes nouvelles après), rien ne m'a jamais fait aussi plaisir que le jour où l'éditrice de Delcourt, Emmanuel Heurtebize, m'a appelé et m'a dit que ça l'intéressait, quelle voulait le publier. Oui, c'est insurpassable. Depuis, il y a eu des trucs supers : *Le Chien* a été très lu aux Etats-Unis, mon deuxième roman a eu un prix et à chaque fois, j'étais super content, mais c'est différent. En fait, c'est parce que c'est un peu le début... On passe de rien - un manuscrit qui est envoyé par la poste et qui restera vraisemblablement dans les tiroirs - à tout.



Les sentiments provoqués aux festival : le prix et être face aux retours des lecteurs...

Quand mon livre est sorti j'étais hyper content forcément. Quand je l'ai eu dans les mains, quand je l'ai vu dans une librairie... Et en même temps, assez vite, j'ai été vraiment déçu parce qu'en fait, on se fait quand même des fantômes. Un temps très long s'écoule entre le moment où on a fini le texte, signé le contrat, etc. et le moment où le livre sort. Du coup, on se fait un peu de fantômes. Mais en réalité, un premier roman ne se vend souvent qu'à quelques centaines d'exemplaires, ce qui est déjà bien, mais ce qui est super faible concrètement. Donc j'étais très content que mon premier roman sorte et un peu déçu parce qu'il ne s'est pas passé grand-chose et que c'était plutôt un « échec ». En plus, je ne connaissais pas trop le fonctionnement de l'édition, et, quand on connaît pas, on a un peu l'impression que tout va arriver tout de suite... Moi, le seul truc que j'avais en tête, c'était *L'affaire Harry Québert*, le livre vendu à un million d'exemplaires.

Et en fait, quasiment un an après (six à neuf mois peut-être), il a commencé à se passer des trucs. Un livre, c'est un peu long, il faut le temps que les gens le lisent. Les festivals invitent des auteurs, mais de l'année précédente, etc. Il y a un décalage. Du coup, franchement, le festival de Chambéry, c'était un an après la sortie du *Chien de Schrödinger*, et c'est là que j'ai commencé vraiment à faire des rencontres et à voir des gens qui l'avaient lu, autres que ceux que je connaissais. Il y avait des dizaines de gens qui venaient écouter les rencontres. C'était énorme ! C'est un super beau festival et c'est vrai que, comme on est des primo-romanciers, c'est la première fois qu'on rencontre vraiment des gens qu'on ne connaît pas, qui habitent en France voire en Italie et qui ont lu le livre. Je ne suis pas là pour faire l'apologie du truc mais c'est important, c'est une étape la première fois que l'on se rend compte que des gens lisent le livre. Ça peut sembler évident quand on le dit mais en fait il faut s'en rendre compte... Ça peut passer par un message sur Facebook posté par un illustre inconnu à qui ça a plu (j'avais reçu un message d'un français aux Etats-Unis qui habitait dans le Nevada et qui était tombé, je ne sais pas comment, sur mon bouquin) ou par un festival, comme le festival de Chambéry. Et à Chambéry, c'est puissance mille, puisqu'on voit des dizaines de gens qui ont lu, qui ont aimé etc... C'est un peu un truc qu'on se prend dans la tête en tant que primo-romancier et ça motive énormément pour écrire.

Bonus /Débordements

Est-ce que vous êtes en train d'écrire un prochain roman ?

Oui, il est presque fini. Il était déjà pas mal avancé avant que je parte faire un tour de l'Atlantique en bateau, et je l'ai continué. Je suis plutôt dans des phases de reprises du texte, mais il est signé chez mon éditeur... Je ne sais pas exactement quand il sortira mais il y en aura bien un troisième

Après, c'est vrai qu'il y a ça aussi dans le monde de l'édition : une fois qu'on a passé la première marche, c'est plus facile. Et puis c'est plus facile d'écrire et d'y passer des heures et des heures en sachant que la probabilité d'être publié est quand même bien plus élevée maintenant qu'on a fait un pas.



A votre avis pourquoi dans les œuvres primées au Festival du premier roman sont-elles si sombres ?

Je pense que ce n'est pas un hasard. Quand on écrit un premier roman, on se pose un peu la question : « comment vais-je faire pour que les gens ne s'ennuient pas ? ». C'est pour ça que j'avais pensé au polar, mais je crois que ce n'est pas pour rien si j'ai fait un drame en premier. Dans mes deux autres romans, ce n'est jamais trop la méga-joie mais c'est beaucoup moins dur. En fait, c'est plus facile de faire pleurer les gens que de les faire rire, dans un roman, comme dans un film. On balance une musique un peu triste et on fait même pleurer sur des dessins animés ! C'est un peu pareil avec les livres. Comme dans un premier roman, on manque de confiance en soi, on se dit aussi qu'il faut des outils, des artifices pour tenir le lecteur. Dans le polar, le suspense en est un ; faire pleurer le lecteur, susciter des émotions en est un autre. Si on réfléchit aux cinq à dix livres qui nous ont marqués dans notre vie, ce sont sans doute ceux qui nous auront fait pleurer.



La puissance du personnage de Lucile.

Je ne suis pas très fort pour les personnages féminins. Le seul truc dans *Les Îles* (parce que j'aime bien ce livre même si de toute façon mon préféré ça restera toujours *Le Chien*), le seul truc dont je ne serai jamais pleinement satisfait, c'est le personnage de - comment elle s'appelle déjà ? -, Chloé je crois,

la photographe. Je trouve que mes personnages féminins manquent toujours un peu de profondeur. En tout cas, je saurai qu'il faudra que je m'inspire de Lucile pour les prochains, si elle vous a plu.

Un truc dont je me suis rendu compte en écrivant : il y a des personnages dont on parle très peu, dont on a pas besoin de dire grand-chose, et pourtant, ils sonnent juste, on a l'impression qu'on les a déjà vus. Dans *Les Îles*, les personnages de Marcel et de Karim ont beaucoup plu. Je comprends pourquoi, parce que ce sont aussi ceux que je préfère, mais je ne saurais pas dire pourquoi.



Réaction des proches (notamment femme et fils) à la publication et à la nomination au festival.

« Mon fils a un an et demi, donc il n'est pas au courant... et puis là il y a ma femme qui est à côté et qui regarde donc je ne peux pas dire trop de bêtises... Ils étaient contents pour moi parce que je l'étais moi-même. Mais mes proches, ma femme en particulier, mais aussi mes parents, sont plutôt du genre à me remettre les pieds sur terre.

Après, ils l'ont lu, donc ça c'était sympa et puis comme il y a un petit peu de ma vie... Par exemple, l'anecdote de la bague, dans *Le Chien*, fait rire les gens parce que c'est rigolo mais elle fait surtout rire ceux qui me connaissent, qui savent que c'est vraiment arrivé.



Adélaïde Bon

*Interview de Loriane Baret
et Jeanne Metais*

À propos de l'auteur



Je m'appelle Adélaïde Bon et je suis née à Paris.

Quelles ont été vos études ?

J'ai obtenu une licence de lettres à la Sorbonne. J'ai été à l'École d'Art dramatique de Paris et suis allée au conservatoire d'art dramatique



Quels sont les métiers que vous avez exercés et quel métier exercez-vous actuellement ?

Je suis comédienne, réalisatrice, écrivaine.



Quels sont vos romans publiés ?
La Petite fille sur la banquise et Par-delà l'androcène.

Le métier d'écrivain

*Le métier d'écrivain est-il une activité professionnelle comme les autres ?
A-t-elle des particularités qui la font sortir du lot ?*

C'est un métier qui a plein de singularités, notamment une, qui est le fait que c'est un métier sur le temps long et que la rémunération arrive très tard dans le processus d'écriture. De ce point de vue-là, c'est un drôle de métier, parce que quand même on travaille beaucoup dans le vent avant de savoir si le livre sera accepté, s'il sera publié, et puis c'est très long l'écriture un livre. Mais c'est un vrai métier, dans le sens où on peut avoir une mutuelle spéciale écrivain, on peut avoir une retraite, et puis il y a des droits en tant qu'écrivain et une organisation sociale dans laquelle il s'intègre. Donc oui, c'est un métier comme les autres, et comme les autres métiers, il est très singulier.



Pour rebondir sur le métier dans le vent : est-ce que c'est un métier de l'espérance ?

Oui c'est vrai, c'est clairement un métier où on écrit pour quelqu'un qui n'est pas au courant qu'on lui écrit. Et je pense qu'il y a beaucoup à la fois de hasard, de chance, dans le fait qu'un livre va rencontrer ses lecteurs ou pas, et je pense qu'il y a des livres magnifiques qui ont mis des années à trouver leurs lecteurs. Parfois, il a fallu que leur auteur ou leur autrice soit mort, et parfois il y en a qui ne les trouveront jamais. Enfin, c'est un métier où il y a une part de chance. Mais c'est un peu le propre de tous les métiers artistiques: est-ce que ce que nous on estime précieux et dans lequel on met tout notre cœur peut trouver des gens que ça va émouvoir ?



Est-ce que c'est un métier ingrat ?

Je ne sais pas, parce qu'en même temps, c'est la part de beauté de ce métier-là. C'est un métier de la rencontre, et on ne peut pas savoir par avance si cette rencontre, on va la faire. Après, je pense qu'il y a des choses à faire pour que nos textes puissent rencontrer des gens, enfin en tout cas dans le cœur de l'écriture, plus on y met de soi et plus on a de chance de rencontrer le cœur

d'autrui, enfin c'est ce que je pense. Après, c'est un drôle de métier, oui, c'est un métier injuste.



*Emploi du temps : nombre d'heures consacrées à l'écriture, horaires fixes ?
organisation ?*

Je fais plein de métiers en même temps, du coup ça dépend un peu des urgences. Je suis aussi metteuse en scène, donc je vais être en création. En plus, je suis féministe militante, du coup il y a toute une part de ma vie qui est consacrée au militantisme. Donc, tout dépend des périodes. Et puis je pense que ça dépend des livres qu'on écrit. Mais aujourd'hui, si je devais mesurer, je dirais que l'écriture c'est plus de la moitié de mon temps de travail.



Les outils de travail : papier, ordinateur, les deux ? Pourquoi ?

A la fois papier et ordinateur, et plusieurs étapes dans l'écriture.

Côté papier, je travaille aussi beaucoup avec des post-it. J'aime bien réfléchir comme ça dans l'espace, parfois j'utilise aussi des grandes feuilles A3 pour faire des schémas. J'utilise également des carnets de prise de note de citations lors de lecture d'essais, des carnets d'« idées jetées », un « carnet plutôt intime », pour me vider le cerveau.

Côté ordinateur : beaucoup de travail sur Scrivener, où je vais avoir tous mes fichiers relatifs au roman en cours. Et à l'intérieur, c'est un logiciel qui est hyper pratique, parce qu'on peut mettre à la fois tous les documents qui concernent les notes, de la documentation mais aussi les chapitres. C'est un logiciel qui est fait pour les scénaristes et qui est très pratique pour les écrivains, et dans lequel il y a un peu tout.



Le salaire : Possibilité de vivre de l'écriture ? Si oui, depuis quand ? Quel autre métier ? Comment gérer le temps entre les deux ?

Jusqu'à présent, j'étais intermittente du spectacle avec mon métier de metteuse en scène, de lectrice à voix haute et de comédienne. Après, j'ai bien gagné ma vie sur *La Petite fille sur la banquise* qui a très bien marché. Et du coup, j'ai décidé d'arrêter d'être intermittente du spectacle. Donc, jusqu'à

présent, je gagnais ma vie par ailleurs. Et là je vais essayer de gagner plus ma vie grâce aux droits d'auteur, mais je suis en plein dans la bascule.



*Quel parcours de publication en lien avec l'édition ? Qu'est-ce que vous attendez de l'éditeur (qu'il vende, qu'il vous défende...) ?
Avez-vous changé de maison d'édition entre le premier et le deuxième roman ? Quel est votre lien avec la maison d'édition qui vous publie ?*

Je pense déjà qu'avoir des amis qui écrivent, des écrivains et des écrivaines, c'est très important pour moi, et c'est très riche d'avoir des échanges avec des amis qui écrivent. Avec mon éditrice aussi, j'ai le sentiment d'être soutenue, je sais qu'elle est là et qu'elle me soutient. Mais je sais qu'il y en a d'autres qui sont beaucoup plus interventionnistes, qui donnent des conseils et qui aident et tout, mais c'est pas le cas de mon éditrice, donc parfois c'est dur, parce que je me sens un peu seule, et c'est pour ça que c'est bien d'avoir amis et des copines. Sur *La Petite fille sur la banquise*, elle est assez peu intervenue, elle m'a fait quelques propositions de coupe, on a un peu réduit certains passages. Pour parler du travail collaboratif, il y a aussi une autre chose que je trouve intéressante, c'est d'écrire à plusieurs. J'ai fait ça cette année en écrivant avec Sandrine Rousseau qui est députée, Sandrine Roudaut qui est écolo, et moi. Et écrire à plusieurs aussi c'était une aventure hallucinante, c'était passionnant, très difficile, parce qu'il a fallu se mettre d'accord sur plein de trucs, mais ça m'a fait beaucoup progresser aussi. Il s'agit d'un manifeste éco-féministe, donc ce n'est pas une histoire qu'on raconte, c'est de la pensée, mais j'ai trouvé ça extrêmement riche, ce fait de tresser trois personnes, trois singularités pour créer une écriture unique à partir de nos trois voix. C'était vraiment hyper intéressant, enfin peut être que ça sort un peu du cadre de la question, mais bon c'était une écriture collaborative pour le coup.



Le rapport au lectorat ; avez-vous gardé des contacts noués lors de séances de dédicaces, de présentations ? Est-ce que vous avez des relations épistolaires avec votre lectorat ? Est-ce qu'il vous influence aussi dans votre écriture, par son retour de lecture ?

Dans mon cas, c'est un peu un lectorat particulier, parce que quand on écrit sur les violences sexuelles, on a un lectorat majoritairement composé de victimes. Et donc j'ai eu cette chance d'avoir énormément de retours,

énormément de lettres. Mais, à un moment donné, toutes les lettres, tous les retours, tous les messages, c'était toujours avec à l'intérieur un récit de violence, et moi j'ai craqué, au bout de deux ans parce que pendant deux ans quand même, j'ai répondu à tout le monde, je suis allée à plein de rencontres, et comme je suis militante féministe, je suis formée à l'écoute de la parole des victimes et j'avais des outils. Mais au bout de deux ans, je pense que j'ai écouté peut-être 1500 récits et je me suis effondrée. Je n'y arrivais plus du tout. Donc, je suis sortie de tous les réseaux sociaux. J'ai arrêté de répondre aux lettres. Et aussi parce qu'il y a une attente folle de certaines qui, tout d'un coup, pour la première fois, ont ce sentiment d'être écoutées, d'être entendues, d'être reconnues. J'avais beaucoup de lectrices qui ne s'étaient encore confiées à personne et qui se sont reconnues dans le livre. Il y a donc eu aussi à gérer tout un truc particulier, d'une partie du lectorat qui me prenait un peu comme la vierge Marie qui allait les sauver, et ça, c'était très compliqué à gérer parce que je suis pas psy. Donc, il y avait une pression qui, à un moment donné, m'a fait craquer ; j'ai complètement craqué, je pleurais tout le temps, car il s'agissait de récits désespérants où des femmes que personne n'a écoutées, que leurs parents n'ont pas entendues, que les instits n'ont pas entendues, que les médecins n'ont pas entendues. Et quand elles portaient plainte, c'était encore pire ; aussi, avec une espèce de désespoir envers la société, à la lecture de tous ces récits..., à un moment donné, je n'ai plus pu. Et donc, ce ne sont pas tous les lectorats qui font ça. Et j'en ai parlé, parce qu'on est plusieurs à avoir écrit au même moment des livres forts : je pense à Camille Kouchner, à Vanessa Springora ou à Andréa Bescond, par exemple, avec qui on a beaucoup échangé. On s'est beaucoup parlé de ça entre nous, de ce que ça fait de recevoir sans arrêt des récits de viol, et de comment on fait pour gérer. Ça a été très précieux à ce moment-là d'apprendre comment gérer des gens très, très, très abimés, qui vont très, très, très mal et qu'on aimerait beaucoup aider. Mais on n'a pas forcément la compétence pour le faire. Donc ça c'est une première réponse c'est-à-dire que c'est un lectorat particulier que j'ai, et après, oui je suis restée en contact avec plusieurs filles, qui sont aujourd'hui des amies, que j'ai rencontrées à des lectures en librairie, et où ça a été des coups de cœur amicaux. Enfin des filles qui sont victimes elles aussi, dans l'enfance elles aussi, et que je n'aurais jamais rencontrées sinon, et avec lesquelles je continue de parler, de discuter. Mais celles dont je suis vraiment très proche, il n'y en a pas 50, mais plutôt une petite dizaine. Voilà. Après, je ne sais pas dire si elles influencent ma façon d'écrire. J'ai écrit des trucs tellement différents depuis : une pièce de théâtre, un manifeste éco-féministe, une fiction, rien à voir. Enfin je veux dire, tout a à voir, parce qu'à chaque fois, je parle de ce qui me fait gueuler, mais en fait, il ne s'agit pas des mêmes lectorats. Par exemple, le lectorat du manifeste, c'est plutôt le lectorat de Sandrine Rousseau que le mien ; ça ne m'est quasiment pas arrivé dans les rencontres en librairie d'avoir des gens qui avaient lu mon livre, *La Petite fille*, et qui venaient pour ça. Enfin franchement, tous les gens en librairie venaient

pour Sandrine Rousseau, ce qui est normal. Et du coup ça c'était assez marrant aussi de rencontrer un lectorat qui n'a rien à voir, hyper politisé, très écolo, c'était encore autre chose.



Un travail collaboratif : Le but d'un livre est-il de se vendre ?

Non, j'écris parce que je n'ai pas le choix, et sincèrement si je pouvais faire un autre métier, je le ferais, si j'arrivais à ne pas penser à autre chose qu'à écrire tout le temps. Parce qu'en plus, depuis que je suis petite, je veux écrire, et puis après il m'est arrivé ça, là j'ai arrêté d'écrire, et après ça m'a tournée, tournée, tournée, jusqu'à ce que je comprenne qu'il fallait que j'écrive mon histoire pour réussir à écrire, mais c'est une obsession en fait. C'est vrai que moi, il y a des moments où je me demande si ce n'est pas une pathologie, l'écriture, parce que c'est quand même, c'est un peu obsessionnel et assez bizarre. Si j'écrivais pour vendre, je ferais plein d'autres trucs qui se vendent mieux. En tous cas je pense pas qu'écrire pour vendre veuille dire écrire pour gagner sa vie ; je crois vraiment qu'il y a plein d'autres métiers à faire que celui-là pour gagner sa vie. C'est quand même un métier difficile, très solitaire, où on se prend la tête. Donc, pour répondre à votre question, je pense qu'on n'écrit pas la même chose quand on écrit pour vendre et quand on écrit parce qu'on n'a pas le choix. Moi, j'écris parce que je n'ai pas le choix d'écrire, j'écris parce que je suis hyper en colère et parce que j'ai envie, j'ai besoin qu'on m'entende, et je veux que ça s'entende ; et parce que j'ai envie que les gens sachent. Écrire pour les autres, pour moi c'est 100% politique. Même quand j'écris une fiction, c'est de la lutte politique, pour faire entendre une voix de femme dans un espace saturé par la violence masculine. C'est un terrain de lutte, pour moi. Donc, clairement, l'écriture politique ça ne se vend pas des masses. Ça se vend moins qu'une jolie petite histoire d'amour qui se passe sur une île grecque.



Pourquoi avoir commencé à écrire ?

En fait, j'ai écrit le livre que je n'ai pas trouvé. J'ai vraiment écrit pour les victimes. J'ai tellement été soutenue et aidée, moi, sur mon chemin de reconstruction que je voulais faire ma part. Mais ce n'était pas un livre de reconstruction parce que la reconstruction je la faisais en thérapie par ailleurs,

ce n'était pas un livre thérapeutique (même s'il a pu l'être à un endroit). C'était vraiment une boîte à outil.



La question du genre littéraire : quel genre de livres lisez-vous en particulier ?

Je lis beaucoup d'essais, de livres plutôt savants, des livres féministes, des livres écologiques en gros, mais parce que c'est les deux sujets qui me passionnent. Et j'aime bien lire plusieurs trucs en même temps, donc voilà je lis un peu de tout. J'adore aussi la littérature jeunesse et donc souvent, en vacances ou de temps en temps, je lis un bon roman de littérature jeunesse, comme *Harry Potter* ou *La Passe-miroir*, qui est un livre d'une française qui est sorti il y a une dizaine d'années. Et là, comme mon fils a neuf ans, je lis un peu les livres qu'il lit aussi, donc récemment, j'ai relu tous les Agatha Christie. Et je lis aussi beaucoup la presse.



Vous définissez-vous par rapport à un genre ?

Non, parce que, pour l'instant, je n'ai publié que ce que l'on appelle une autofiction (même si dans mon cas, il s'agit seulement d'*auto* et pas de *fiction*). J'ai aussi écrit un manifeste éco-féministe, donc rien à voir ; j'ai écrit une pièce de théâtre, rien à voir non plus, et maintenant, j'écris une fiction. Donc, je trouve que la forme dépend de ce que j'ai à dire ; je vais choisir la forme en fonction du sujet. Et puis en plus, ça m'éclate de faire des trucs nouveaux.



Le style : Qu'est-ce que le style pour vous ?

Je crois que pour moi, un de mes métiers depuis que je suis très jeune, c'est la lecture à voix haute. J'ai lu énormément d'auteurs dans énormément d'endroits, et je crois vraiment que, pour moi, le style a à voir avec l'oralité de la phrase. Quand j'écris, ma phrase doit avoir un son spécial, que je ne saurais pas exactement définir, mais à un moment donné, tout à coup, la phrase est vivante, et quand elle devient vivante, elle a un son particulier ; du coup, je considère que c'est fini, je la retouche pas. Et tant qu'elle n'est pas vivante, je la retravaille. Pour moi, c'est ça le style : c'est travailler jusqu'à ce que les phrases deviennent vibrantes, plutôt que vivantes. Parfois, j'écris des phrases

magnifiques que j'ai beaucoup travaillées, mais en fait je finis par les couper parce qu'elles ne s'envolent pas. Parfois, ça me fait l'effet des collectionneurs de papillons : j'ai un papillon magnifique, mais la phrase ne s'envole pas ; le papillon est mort dans sa boîte. Et parfois, il faut abimer les phrases pour qu'elles deviennent vivantes, parfois quand elles sont trop belles, ça ne fonctionne pas. Donc, pour moi, le style c'est cette quête-là, de trouver la vibration qui fait que la parole va aller directement dans le cœur de la personne qui lit et non dans sa tête, qu'elle va court-circuiter la tête et que ça va rentrer dans le cœur. C'est la recherche d'une vibration particulière.



Technique

Quels sentiments provoqués à la publication, à la nomination au Festival du premier roman, aux retours des lecteurs... ?

Je dois dire que c'était, de très loin, le meilleur festival. Enfin, pour moi, Chambéry a été ma meilleure expérience de festival. L'autre truc qui est incroyable, c'est qu'il y a tellement de gens qui ont vraiment lu le livre...D'habitude, dans les festivals, à part la journaliste qui t'interroge, les gens viennent pour t'entendre parler du livre, mais il y en a peu qui l'ont lu. Alors qu'à Chambéry, c'est incroyable, tout le travail de lecture que les habitants font en amont ! Enfin, je n'ai jamais eu de questions aussi intéressantes, aussi profondes que dans ce festival, où j'ai parfois été désarçonnée par des questions auxquelles j'aurais jamais imaginé répondre ; et j'ai découvert des choses sur mon texte aussi, j'ai eu des remarques qui m'ont fait regarder le texte d'une autre façon.

Quant à la publication, ça franchement c'est un truc de dingue ! Moi, je pensais que personne ne me publierait, que c'était vraiment trop violent. J'ai donc envoyé mon manuscrit à Grasset, à Gallimard, à Flammarion, à Stock, à des gros éditeurs. Et j'ai reçu trois lettres positives. Et j'ai fait « Ah, mon dieu ! ». Moi qui pensais être lue par 200 personnes, j'ai eu une couverture presse démente et 300 articles sur mon livre ; c'était complètement dingue !



Après ces réponses positives, comment avez-vous fait pour choisir votre maison d'édition ?

En fait, la première qui m'a écrit, j'étais sur mon canapé en train de regarder mes mails, et quand j'ai vu le message, je suis tombée du canapé ; je ne me demande même pas comment j'ai fait ça, enfin juste je me suis retrouvée le cul par terre... Donc ça, c'était très drôle, et c'était la première à m'avoir écrit : Juliette Joste de Grasset. Après j'ai rencontré les deux autres, mais j'avais une espèce de truc de loyauté avec cette femme qui m'avait fait confiance tout de suite.



Anecdotes diverses ?

Une fois, à mon tout premier festival, j'étais dans mes petits souliers, je ne connaissais pas du tout ce monde, ni ce métier, ni les gens qui font ça, donc j'étais hyper timide et j'étais assise à côté d'une nana. A deux places de nous, il y avait quelqu'un qui vendait, avec une file de quarante mètres de personnes en attente. J'ai donc commencé à discuter avec ma voisine, qui m'a dit une très jolie métaphore : « la littérature c'est comme un océan, et sur cet océan, il y a des bateaux de croisière gigantesques sur lesquels on peut mettre mille personnes et où il y a des toboggans, des piscines au chlore et des soirées déguisées, et puis il y a des petits esquifs en bois où tout a été travaillé à la main et sur lesquels on peut mettre quatre personnes à tout casser parce que c'est vraiment de très jolies petites choses, et puis voilà il y a toutes sortes de bateaux et il y a la place pour tout le monde ».

J'avais déposé tous mes manuscrits à vélo parce que j'avais peur que la poste en perde, puis bon, j'ai la chance d'habiter à Paris, j'avais fait le tour de Paris à vélo avec mon sac à dos avec mes manuscrits.

Moi, je ne crois pas que ce soit du talent mais que c'est de l'oreille. C'est une question d'oreille, ça s'entraîne, on sent si c'est juste. On entend que la phrase est juste. Après, il y a quand même des choses qui s'apprennent : la dramaturgie, la structure, ces trucs-là, qui sont nécessaires quand on écrit un roman (pas une autofiction parce qu'une autofiction c'est beaucoup plus libre). La chronologie des faits, c'est comme ça que ça se passe, mais quand on invente, c'est bien de toucher un peu en dramaturgie. Ça permet de gagner du temps.

Les processus de création

La narration : quel point de vue (au sens narratologique) ? Temporalité du récit ? Pourquoi ?

Quand j'ai commencé à écrire, je n'étais pas au courant que ça existait « narration », « focalisation », « omniscience », etc. J'ai écrit exactement comme ça me paraissait le plus clair. Maintenant que j'écris une fiction, je me suis tapé de comprendre, d'apprendre tous ces trucs-là. Mais en réalité, ce que c'est une narration avec le narrateur c'est l'écrivaine au moment où elle écrit. Dans un passage du livre, j'écris : « pendant les séances de thérapie, elle essaye de se concentrer sur sa colère et puis à chaque fois, tout d'un coup elle ressent rien, elle est bloquée, elle est comme une petite fille bloquée sur la banquise ». Et effectivement, c'est ce que je disais à mon thérapeute à l'époque sans avoir compris sur quelle banquise j'étais bloquée, ni pourquoi j'y étais bloquée. Et là, j'ajoute : « elle ne sait pas encore qu'elle a longtemps à m'attendre, qu'elle aura longtemps à m'attendre ». Donc là, pour répondre à ta question, tu as les deux : tu as « elle » et « je ». Il y a « elle », qui ne sait pas encore et il y a moi qui écris, qui sais. Je ne sais pas si c'est la réponse la plus claire que l'on ait jamais donnée... Il y a aussi ça entre le «elle» et le «je» qui pense, qui marque et à la toute fin pour clore la complexité, il y a un « tu » qui apparaît une fois, dans l'épilogue, dans le dernier paragraphe. Et c'est la petite fille que j'étais avant le viol et qui a disparu avec lui et que je tutoie. C'est comme si, durant toutes ces années, elle n'existait plus, comme si elle n'avait jamais existé. Le fait d'avoir écrit m'a permis de la retrouver. Pas de la retrouver pour l'intégrer parce que je ne serai plus cette petite fille à qui il est arrivé ça. Il y a une partie qui a complètement disparu, mais par contre, je peux la tutoyer, je peux m'adresser à elle, alors qu'avant elle avait complètement disparu. Le fait de faire tout ce travail mémoriel a permis la réémergence de cette petite fille-là. Et donc « je » « elle » « tu ».



Pourquoi avoir utilisé le présent pour détailler toutes ces années ?

“Parce que je voulais rendre compte du fait que pour moi, toutes ces années-là s'étaient vraiment déroulées au jour le jour. Déjà que j'avais à aller au

bout de ma journée, demain c'était encore loin, il fallait déjà réussir à aller au bout de la journée, de la semaine, du mois... il y avait cette sensation sans cesse du combat et ça, c'est très au présent. J'ai essayé à un moment donné, pour je sais plus quel passage, de mettre au passé et ça ne fonctionnait pas parce que j'avais aussi envie que le lecteur soit au présent de l'histoire, qu'il vive le même trajet des sensations que moi. Il y a des moments qui sont au passé mais où c'est « je » qui parle au passé. Donc il y a du passé, mais quand c'est au passé, c'est parce que c'est « je » qui parle et quand c'est « elle » c'est au présent.

Quand j'en parle comme ça, on a l'impression que c'est réfléchi et construit, alors que vraiment tout ça, je n'y ai pas réfléchi. En fait, ça s'est fait parce que ça me paraissait juste. Mais ces questions, j'y ai réfléchi après la sortie du livre, quand on a commencé à me poser des questions. Je ne suis pas sûre que ce soit un excellent conseil à donner à des jeunes femmes, mais je pense que parfois, c'est bien de partir avec des contraintes claires, mais moi, j'ai appris à écrire en écrivant. La focalisation, si vous voulez que je sois complètement transparente, j'ai découvert ça il y a trois semaines sur un blog.



L'intrigue : qu'est ce qui prime dans la naissance de l'œuvre, quel est le point de départ de l'écriture (l'intrigue, l'idée d'un message à transmettre, l'idée du personnage, un décor, faire une performance technique...)?

J'écris pour gueuler, enfin je veux dire ma raison d'écrire, c'est la rage, c'est mon moteur, et donc je ne vais pas écrire sur les pâquerettes, enfin quoiqu'il y aurait des trucs à dire dessus vu qu'il n'y en a plus... Quand j'ai commencé à écrire *La Petite fille*, j'étais très consciente que tout ce qui m'était arrivé était politique, et que même les choses les plus trashes ne me seraient jamais arrivés si un type n'avait pas décidé de me violer dans une cage d'escalier quand j'avais neuf ans, et si dans la société française contemporaine, ce genre de fait ne passait pas sous le radar, etc. Et donc ça c'était vraiment mon point de départ et j'ai écrit pour ça, pour dire que j'ai compris que c'était politique. En fait, j'ai écrit le livre que je n'ai pas trouvé. J'ai vraiment écrit pour les victimes.



La structure : Comment l'œuvre est-elle composée ? Comment découpe-t-on en parties, en chapitres... ?

Je m'étais dit : si le lecteur pose le livre, il n'aura jamais le courage de le reprendre. Et donc ça m'a beaucoup guidé dans ce genre de choix de structure,

que ce soit dense, que ce soit court et que je ne passe pas trois heures à raconter un truc, que ça soit assez direct, assez dense. Et comme ça, il a quand même envie de savoir la suite, du coup les chapitres sont assez courts. Les paragraphes sont assez courts aussi et c'est lié à ça. C'est lié au fait que j'avais besoin que le lecteur ne pose pas le livre, parce que le pire était à venir, ce qu'il sent obscurément. Et j'ai envie qu'il le sache et donc il ne faut pas qu'il pose le bouquin, sinon il ne le reprendra pas. En plus, j'ai envie qu'il aille au bout parce qu'il y a des solutions. Et puis, ça se finit bien, ça se finit quand même par de l'espoir de la guérison et si tu t'arrêtes au milieu du livre tu es juste désespéré et donc ça a beaucoup influé sur cette espèce de rythme. Le rythme du livre était très important pour moi et ça, je l'ai beaucoup travaillé une fois que j'ai eu mon premier bout à bout. J'ai fait plein de versions et c'était important pour moi de sentir que ça ne s'essouffait pas. Une autre chose par rapport à la structure : je me suis rendue compte assez vite que les passages les plus violents, il fallait que je les signale à mon lecteur, parce qu'il n'avait pas forcément envie ou besoin de les lire. Par ailleurs, pour moi, ça ne pouvait pas être écrit de la même manière que le reste (je parle de tous les passages où je revis le viol). J'ai donc fini par trouver en optant pour un alignement du texte vers la droite. Ainsi, le monde se renverse. D'un coup, le passé devient présent, le présent passé, les choses sont à l'envers et du coup elles sont justifiées de l'autre côté. Le renversement s'exprime aussi par l'usage des italiques. Les passages en italiques correspondent aux moments pendant le viol, on est dedans et c'est la parole de la petite fille. Au contraire, quand c'est justifié à gauche et qu'il n'y a pas d'italiques, c'est qu'on est dans la réflexion, par exemple, dans un passage où l'amnésie traumatique du viol se lève et où je retrouve la mémoire. En fait, à partir du moment où c'est justifié à droite, on est dans le viol. En italiques, c'est la voix de la petite fille et en romains, ma voix à moi, mais on est à l'intérieur du viol. Il y a trois parties avec au début une introduction et à la fin un épilogue. L'introduction, le premier chapitre, c'est le moment M, c'est le viol. Après, on commence par une première partie qui est toute l'errance, la petite fille seule, l'incompréhension de pourquoi il m'arrive ça. La deuxième partie, commence juste après le chapitre, où j'ai enfin compris que ce que j'avais vécu était un viol et que c'était peut-être à cause de ça que j'avais ça. La deuxième partie, c'est la compréhension, la recherche, la thérapie. Au moins, j'ai un fil à suivre, je sais qu'il m'est arrivé ça, c'est à cause de ça que ça ne va pas. Et la troisième partie, c'est le procès. Après le procès, il y a un épilogue et l'épilogue c'est les retrouvailles avec la petite fille d'avant. Celle qui est morte.



Le rapport à l'autobiographie/autofiction

Je raconte l'histoire de ma reconstruction. Dans ce livre, il n'y a pas un mot qui soit de la fiction, tout est exactement ce qu'il s'est passé. Et je voulais raconter ça : comment je suis passée de cette fille complètement dissociée - qui n'était pas capable de se penser comme sujet et qui se ressentait comme objet - à l'écrivaine qui l'a conscientisé.



2 ou 3 questions plus précises sur le roman en question

Pourquoi avoir choisi la forme des méduses pour désigner vos troubles psychotraumatiques ?

Un lien avec « l'immortalité » de l'animal ? sa viscosité ?

“Non ça n'a rien à voir avec l'immortalité de l'animal J'ai cherché pendant longtemps comment donner à ressentir au lecteur, un lecteur qui n'aurait jamais vécu un syndrome post-traumatique, et la méduse, j'ai tout de suite senti que c'était elle. Quand on nage, l'eau est bleue, il fait beau, on est en Corse ou je ne sais où et tout d'un coup... La méduse, elle, avance transparente, elle est invisible et elle frappe sans qu'on la voit venir. Je trouve qu'il y a quelque chose du syndrome post trauma qui est vraiment de cet ordre-là. On est hyper bien et tout d'un coup, on se sent hyper mal et on ne comprend pas pourquoi. Dans un deuxième temps, ce qui m'a plu aussi, c'est que c'est très beau une méduse. C'est très élégant. Et en réalité, à chaque fois que j'avais des méduses, c'était des indices, ça m'a permis, à partir du moment où on m'a aidée à comprendre ça, de découvrir ce qui s'est passé durant ce quart d'heure où j'avais perdu la mémoire. Elles m'ont aidée, elles sont devenues des soutiens, elles qui étaient mes pires angoisses, avec la thérapie, elles sont devenues des guides, des guides dans le monde des abysses, c'étaient des fantômes terribles qui venaient me dire « viens me voir, viens chercher dans tes abysses, viens, viens avec nous et viens découvrir ce qui t'est arrivé parce que c'est en

comprenant ce qui t'est arrivé que tu pourras vivre et remonter ». Voilà, je trouvais que ça remplissait bien ce rôle.

Et dans un troisième temps, mais ça je m'en suis rendue compte plus tard, j'avais déjà commencé à écrire depuis un bout de temps et j'avais déjà choisi d'utiliser les méduses. Un jour, en zonant sur internet, j'ai redécouvert ce que j'avais sans doute oublié : l'histoire mythologique de Méduse qui est une jeune fille, une très jeune fille qui doit avoir 11 ou 12 ans. Elle est prêtresse, elle est nubile, elle n'est pas mariée, elle n'a pas encore ses règles, c'est une toute jeune fille. Elle est prêtresse dans un temple et un jour, Poséidon la voit, débarque dans le temple et la viole. Sauf que c'est le temple d'Athéna et que Athéna n'en a rien à foutre que ce soit Poséidon qui l'ait violée parce que, de toutes façons, c'est son frère et qu'elle ne peut pas s'engueuler avec lui. Et donc, c'est Méduse qu'elle condamne. Elle la condamne à avoir des cheveux transformés en serpents et que quand elle regarde quelqu'un, son regard le paralyse. Ainsi, la pauvre jeune fille transformée en monstre, est obligée d'aller vivre dans une grotte loin de tout le monde ; c'est donc une double peine. Elle est victime de viol et en plus elle est transformée et comme elle paralyse tout le monde, elle ne peut plus vivre en société, donc elle se tire et habite dans une grotte. Et Persée, un gros connard qui débarque en mode « vas-y, moi je vais me faire Méduse », attend qu'elle dorme et l'égorge pendant son sommeil. Et après, il met sa tête sur son bouclier. Et je trouvais cette histoire dingue parce que c'est exactement ce qu'il se passe pour les victimes. Non seulement, tu as été violée mais en plus tu es pointée du doigt par la société entière comme étant la coupable, et tu continues à subir les violences alors qu'au départ c'est toi la victime. Cette histoire raconte pour moi toute la perversité de la société, qui opère un renversement entre victime et coupable. Cette image de la méduse remplit donc toutes ces fonctions, ce que je voulais faire ressentir au lecteur, sans avoir à le lui expliquer clairement.



Pourquoi avez-vous choisi le titre La Petite fille sur la banquise ? et pourquoi pas Les Méduses ?

Si je l'ai appelé *La Petite fille sur la banquise*, c'est parce que c'est avant tout un livre sur cette petite fille coincée sur la banquise, sur le fait que, quand il t'arrive ça à 9 ans, jusqu'à ce que tu sois enfin guérie, tu restes coincée sur ton bout de banquise, ce qui arrive au personnage central du livre ; et puis la petite fille sur la banquise c'était le mot que je disais : j'ai eu un psy pendant dix ans avant de comprendre que j'avais été victime de viol et que c'était à cause ça que ça allait si mal. Et à chaque fois que j'essayais d'expliquer cette émotion

qui montait je disais : bah non, je ne ressentais plus rien, je me sentais toute seule, glacée, sur une banquise et du coup pour moi plus intimement c'était une façon de rendre hommage aussi à cette petite fille qui m'a attendue sur sa banquise toute ces années. Après, ça aurait pu être les méduses parce c'est que c'est vraiment un livre sur les syndromes de stress post-traumatique. Mais j'avais envie d'une héroïne qui s'en sorte, à qui on puisse s'identifier parce que si ça avait été les méduses, il y aurait une partie un peu plus déprimante. Et pour moi c'était important que le livre soit porté par le trajet vers l'émancipation pour donner de l'espoir, parce que juste décrire les symptômes après coup, c'est déprimant. Mais décrire les symptômes et montrer que l'on peut s'en sortir, c'est encore une autre histoire.



Pourquoi utiliser le pronom « elle » pour parler de soi ? Est-ce une sorte de dissociation avec son soi du passé, cette petite fille sur la banquise ?

Ce passage du « elle » au « je » est très progressif dans le livre, parce que c'est tout un chemin d'incarnation : redevenir sujet de ma propre vie, sortir de l'histoire dans laquelle mon agresseur m'avait mise, celle de la victime. Au début, je ne comprenais pas très bien pourquoi il y avait autant de passages au « elle ». Mais quand j'essayais de les mettre au « je », ça ne marchait pas, je n'arrivais pas à dire « je », c'était impossible, « je » n'existait pas du tout dans ces moments-là de ma vie, c'était complètement dispersé, j'étais complètement émietlée, morcelée.



Les carnets bleus, rouges et verts sont-ils toujours utilisés ?

J'adore cette question. Alors non, j'ai changé, et maintenant j'ai des carnets plus petits et d'une autre couleur, parce que les carnet bleu marine, je crois qu'après avoir écrit *La Petite fille*, je n'en pouvais plus de les voir.



Était-ce une écriture spontanée ? Y-a-t-il eu une relecture ?

Je retravaille énormément, donc ce n'est plus de l'émotion à ce moment-là. Il peut y avoir de l'émotion peut-être la première fois, dans une

espèce de premier jet. Mais c'est seulement une affaire de musicalité, en fait je
et tant que ma note n'est pas juste, je retravaille.



Pauline Delabroy-Allard

Interview de Jade DIGARD

À propos de l'auteur



Je m'appelle Pauline Delabroy-Allard, je suis né à Paris en 1988. J'habite en banlieue parisienne.

Quelles ont été vos études ?

Pour mes études j'ai fait une classe préparatoire littéraire après le bac, après j'ai enchaîné avec un double master littérature et cinéma. J'ai fait un autre master encore, mais qui était spécialisé dans la littérature de jeunesse, donc rien à voir avec des études de création littéraire. Ça devait exister à mon époque mais je ne connaissais pas. Ensuite j'ai passé un CAPES pour être professeur documentaliste.



Quels sont les métiers que vous avez exercés et quel métier exercez-vous actuellement ?

Mon autre métier est celui de professeur documentaliste dans un lycée de la banlieue parisienne, depuis huit ans maintenant. C'est un métier par ailleurs qui me plaît beaucoup, qui n'a rien à voir avec le métier d'écrivain mais qui a quand même des points communs, puisqu'il s'agit de côtoyer des livres toute la journée.



Quels sont vos romans publiés ?

J'ai publié deux romans: *Ça raconte Sarah* (aux éditions de Minuit) et *Qui sait ?* (aux éditions Gallimard). J'ai également publié trois romans jeunesse: *Avec toi*, *Les Dégâts des eaux* et *Maman Tambour*, ainsi que *La Littérature expliquée aux matheux* avec Kim Hullot-Guiot, *Voyage en Mère inconnue*, *Les 20 Meilleurs Romans érotiques* et *Maison Tanière*.



Avez-vous un lieu précis de travail de vos romans ?

Je travaille chez moi.

Le Métier d'écrivain

Vivez vous de l'écriture ou comptez/espérez vous en vivre ? Pourquoi ?

Je ne vis pas de l'écriture pour le moment, mais je crois que j'aimerais bien parce que c'est vraiment l'activité que j'aime exercer. Pourtant ce n'est pas une nécessité parce que j'aime beaucoup mon autre métier, qui m'apporte beaucoup de plaisir et de satisfaction. Donc cet équilibre me va, où je suis écrivain à mi-temps (sans gagner très bien ma vie, il faut l'avouer). De l'autre côté, j'ai quand même un métier avec un salaire fixe et la joie d'avoir des collègues et des contacts avec d'autres gens. Parce que la difficulté du métier d'écrivain c'est quand même qu'on est très seul. Là, j'ai les deux, donc je suis assez contente comme ça.



Où écrivez-vous ? À la maison, dans un café, dans un lieu atypique ?

J'écris principalement chez moi, j'ai besoin d'une grande solitude et d'un grand silence, d'être au calme. Idéalement j'écris dans un lieu calme et où je suis seule et qui n'est pas chez moi, parce que chez soi c'est toujours compliqué, il y a toujours des choses à faire, des courses, du ménage, etc. Donc ce que j'aime par-dessus tout, c'est quand je peux m'isoler dans un lieu qui ne m'appartient pas, mais ce n'est pas toujours le cas ; donc, si ça doit être une écriture du quotidien, ce serait plutôt chez moi. Je ne peux pas écrire dans un café par exemple, je suis trop distraite par le bruit, les gens qui passent... J'ai vraiment besoin d'être toute seule avec rien dans mon champ de vision. Sans musique aussi dans mes oreilles. C'est assez sobre et pas très "funky" comme cadre d'écriture, mais en tout cas c'est le mien.



Avez-vous un emploi du temps d'écriture défini ? Comment jonglez-vous entre écriture et vie à côté ?

Je n'ai pas d'emploi du temps d'écriture et c'est bien ce qui me pèse un peu puisque je fais toujours passer mon désir d'écriture après mon quotidien : c'est-à-dire, mon métier, ma famille, m'occuper de mes enfants et de ma maison, prendre du temps pour mes amis, des livres à lire bien sûr, je lis énormément... Et ensuite quand il me reste du temps après tout ça, écrire. J'aimerais que ce soit

davantage prioritaire dans ma vie. J'ai essayé, mais force est de constater que ce n'est pas possible et qu'il faut d'abord que je privilégie d'autres choses. Je guette à chaque fois les périodes de vacances où je suis un peu plus libre et où je peux écrire plus souvent dans la journée.



Quand avez-vous commencé à écrire ? et pourquoi ?

J'ai commencé à écrire quand j'avais onze ans, en classe de sixième, grâce à mon professeur de français qui était absolument incroyable et que je continue à voir encore aujourd'hui. Il nous faisait écrire tous les vendredis après-midi pendant une heure. C'était des tout petits ateliers d'écriture où à la fin on devait rendre nos textes de manière anonyme. La fois suivante, il lisait les textes qu'il avait trouvés particulièrement bien. Moi qui était une petite fille timide et assez réservée, je pense que ça m'a beaucoup aidé dans ma construction personnelle de voir que mes textes étaient souvent lus par le professeur. Je me disais que c'était quelque chose que je faisais bien, d'écrire, puisque mes textes étaient lus, ce qui m'a ouvert cette porte-là. J'ai toujours continué de pousser et après, je n'ai plus jamais arrêté d'écrire, alors avec des nuances avec la fréquence d'écriture notamment. Mais je n'ai jamais arrêté depuis mes onze ans.



Qu'attendez-vous d'un éditeur ?

D'un éditeur, j'attends qu'il me guide, qu'il puisse comprendre mon idée et m'aider à ce qu'elle prenne forme. J'attends aussi d'un éditeur qu'il croie en moi, parce que je n'ai pas beaucoup confiance en moi ; alors j'attends de lui qu'il ait confiance en moi pour moi, si j'ose dire.



Quel rapport entretenez-vous avec votre lectorat ? Faites-vous des salons du livre, des rencontres, avez-vous des comptes sur les réseaux sociaux ?

Je fais beaucoup de salons du livre et des rencontres et c'est ça qui me plaît particulièrement dans la vie d'autrice. J'ai un compte Instagram plutôt actif, avec des gens qui m'écrivent assez souvent, et j'y répond quasi systématiquement. J'aime beaucoup échanger avec les gens qui me lisent.

Le roman

Êtes-vous plutôt écrivain jardinier (sans plan, au feeling), architecte (planifiant à fond) ou un mélange des deux ?

Je suis plutôt un écrivain mélangé entre jardinier et architecte, c'est-à-dire que j'ai une grande structure dans la tête mais très vague. J'ai souvent le début, je sais à peu près ce qu'il va se passer et j'ai bien la fin en tête. Mais entre les deux ce n'est pas du tout organisé, donc sans plan, ou au feeling pour dire ça comme ça. Je ne fais pas un chapitrage comme certains le font avec en amont : « chapitre 1, je vais raconter ça et ça, chapitre 2, ça et ça, etc. ».



Quelles sont vos inspirations en général ? Films, séries, lectures, personnes de l'entourage, autres ?

Mes inspirations sont plutôt ma vie et celles de mes proches, mais aussi ce que je peux observer, moi, dans la rue, dans les cafés... C'est vraiment toute la matière que je peux glaner au fil de la journée, que j'aime bien photographier, observer, écouter... J'adore écouter les discussions des autres au restaurant. C'est donc tout ça qui fait ma plus grande inspiration, même s'il y a bien sûr des films et des lectures marquantes, mais c'est plus difficile de dire quels livres ou films exactement nous ont inspirés. Moi c'est vraiment plus la vie quotidienne, on va dire.



Qu'avez-vous le plus de mal à faire dans l'écriture d'un roman ? (Descriptions, trouver l'idée, rester concentrée, répétitions ?...)

Ce que j'ai le plus de mal à faire dans l'écriture dans un roman c'est surtout de rester concentrée. Sur le long terme, c'est surtout de trouver du temps pour écrire, et une fois que j'y suis, essayer de rester efficace. C'est ça qui est le plus difficile pour moi.



Quelles phases préférez-vous dans l'écriture ? (Recherche d'idées, planification, écriture, réécriture, recherches sur les sujets abordés... ?)

La phase que je préfère dans l'écriture, c'est vraiment essayer d'améliorer chaque phrase dès que le texte est écrit. Je suis une styliste dans le sens où mes intrigues ne sont pas vraiment très recherchées, mais en revanche j'adore manier les mots, essayer d'être au plus près des sensations. C'est une phase que j'aime beaucoup quand le texte est écrit dans son entièreté et qu'il faut repasser une couche dessus et affiner chaque paragraphe.



Pour vous, qu'est-ce qui prime dans l'élaboration d'une œuvre littéraire ?

Ce qui prime pour moi, c'est le style. Je dis souvent que je n'ai pas beaucoup d'imagination et je crois que c'est vrai. Donc, c'est vraiment le style qui est le plus important pour moi. La phrase parfaite, le mot juste, le rythme qui me convient...



Quel a été votre réaction lorsque vous avez obtenu plusieurs prix littéraires ?

J'étais ravie, ça fait vraiment chaud au cœur d'être sur les listes, et ensuite d'être choisie, d'avoir reçu le prix. Être autrice est une activité très solitaire ; alors, être reconnu publiquement par un prix et rencontrer des gens qui ont cru en nous fait toujours beaucoup de bien.



Autre

Avez-vous d'autres projets en cours de réflexion ou d'écriture ? Si oui, pouvez-vous en dire quelques mots, même vagues ?

Je suis en train d'essayer d'écrire mon troisième roman. Je veux qu'il soit drôle et je me rends compte d'à quel point c'est difficile. Pour en dire deux mots, ce serait un roman drôle sur la PMA. Mais il n'est pas encore écrit, j'essaye d'y penser, mais il est loin d'être terminé.



Comment caractérisez-vous votre style ? Et qu'est-ce que c'est que le style pour vous ?

Le style pour moi est ce qui fait qu'on reconnaît un auteur en lisant juste une page de lui sans voir son nom, qu'on ne sache pas qui l'a écrit mais qu'on le devine juste avec le style. Pour caractériser mon style, je dirais qu'il est fait de beaucoup de sensations, de répétitions qui vont à la recherche de la sensation la plus précise qui soit. Une écriture sensuelle proche des sensations.



Y a t-il une part d'autobiographie dans vos œuvres, ou préférez-vous user de la fiction ?

Mes livres pour le moment sont auto-fictionnels, il y a pas mal d'autobiographie.



Êtes vous une lectrice ? Si oui, quel genre aimez-vous ? Et encore, le cas échéant, écrivez-vous des histoires se rapprochant de vos goûts littéraires, ou alors faites-vous quelque chose de complètement différent ?

Je suis une grande lectrice, j'aime justement le genre autofictionnel, les choses qui flirtent avec la fiction, où on ne sait pas vraiment ce qui est fictionnel ou autobiographique. Je préfère les récits de vie aux grandes sagas historiques ou à la littérature de science-fiction, même s'il m'arrive d'en lire. Je lis vraiment beaucoup, donc beaucoup de choses différentes.



Pourquoi choisir d'écrire des chapitres courts, voire très courts dans vos romans ?

J'écris des chapitres courts parce que c'est ce que j'aime en tant que lectrice. Je n'aime pas les livres où les chapitres sont trop longs, car ça m'ennuie. Donc j'ai voulu offrir ça à mes lecteurs parce que c'est ce que je préfère.



Quel a été le roman que vous avez préféré écrire ? Pourquoi ?

Le roman que j'ai préféré écrire est *Qui Sait*, parce que *Ça raconte Sarah* était une œuvre écrite dans l'urgence. Je n'ai pas vraiment réfléchi et je me suis jetée comme ça dans l'écriture alors que j'ai davantage passé de temps sur *Qui sait*, j'ai peaufiné... C'était moins urgent parce que j'avais déjà publié un livre et que j'étais déjà en confiance.



Ça raconte Sarah

Quel a été le point de départ de votre roman ? Une idée vague, des personnages, autre ?

Le point de départ est la scène d'ouverture : j'avais cette obsession, cette vision de deux corps de femmes dans un lit dont un corps un peu mourant. Cette vision ne quittant pas mon esprit, je me suis dit que je devais l'écrire, décrire cette scène ce qui a mené à l'écriture du prologue de *Ça raconte Sarah*. En l'écrivant je me suis dit que ce n'était pas une scène comme ça et que c'était le début d'une histoire. C'était parti, j'ai vu le personnage de Sarah, je l'ai vue à moitié mourante dans le lit, et j'ai eu envie de raconter qui elle était avant d'être malade.



Pourquoi avez-vous choisi de raconter une histoire d'amour entre deux femmes ?

J'ai choisi de raconter une histoire d'amour entre deux femmes parce que je trouve qu'il n'y en a pas assez dans la littérature ou dans les films. J'ai vraiment besoin en tant qu'autrice lesbienne d'avoir des représentations de ce genre de couples, et vu qu'il n'y en avait pas, j'ai décidé de l'écrire moi-même.



Si vous deviez choisir trois mots pour décrire votre premier roman, lesquels seraient-ce ?

Pour le décrire, je dirais Passion, Italie et Cheminement.



Racontez-nous une anecdote sur l'élaboration de votre premier roman, qu'elle soit amusante, triste, intéressante...

A l'époque, je ne savais pas que j'allais être publiée, je n'étais pas encore écrivain et du coup je n'osais pas trop dire que j'avais cette ambition aux gens de mon entourage. Donc, pour être tranquille et écrire ce livre, j'ai demandé à une amie qui partait en vacances de me prêter son appartement, J'habite à Paris et elle aussi. Alors je me disais que chez elle j'arriverais plus à écrire que chez moi, parce que comme je le disais, on a toujours plein de choses à faire chez soi. Du coup elle me prête son appartement, situé dans un quartier très populaire de Paris, où on avait pleins de copains à l'époque qui pouvaient venir me voir. J'ai menti à tout le monde en leur disant que j'allais partir en vacances, qu'ils ne sachent pas que j'étais à Paris, qu'ils ne me proposent pas de sortir, que je n'ai aucune sollicitation... Mais je me suis rendue compte que c'était idiot parce que si je sortais faire les courses, je risquais de croiser les personnes à qui j'avais menti. Donc je suis partie dans l'appartement de cette copine avec un sac rempli de courses pour tenir une semaine, sans aller faire les courses et donc éviter de croiser mes amis.

